R.-A. REISS

LETTRES DU FRONT

MACÉDONO-SERBE

(1916-1918)

ILLUSTRÉ DE 24 PLANCHES HORS TEXTE
D'APRÈS PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

IS 5475/1/6

GENÈVE
ÉDITIONS D'ART BOISSONNAS
1921

Aux officiers et soldats de la Division de la Morava avec laquelle j'ai eu l'honneur de faire la campagne de 1916-1918 et dont j'étais la « mascotte ».

A la mémoire de tous les braves Serbes qui dorment leur dernier sommeil dans les montagnes de la Macédoine.

IMPRIMERIE ALBERT KUNDIG — GENÈVE

INTRODUCTION

Les Serbes ont été peu connus. Après les guerres balkaniques, on commença à s'intéresser un peu à ce peuple, mais la propagande austro-allemande avait encore empoisonné l'opinion publique, même celle des pays qui devaient ensuite combattre ensemble pour la liberté du monde. La guerre mondiale a mis en valeur les vertus serbes. Le monde stupéfait a contemplé cet exemple unique de la fidélité serbe à la parole donnée. Comment ce peuple a-t-il pu rester fidèle, malgré les pires maux qui se sont abattus sur lui, malgré la retraite inouïe, mais combien glorieuse, de l'Albanie, malgré les morts de l'île de Vido et malgré la perte de tout son sol national ? La Serbie a pu se montrer ainsi parce qu'elle est une terre de magnifiques paysans. J'ai eu l'honneur d'être avec eux

pendant toute cette guerre, je les ai vus presque dans toutes les batailles et je m'incline profondément devant ces héros qui sont en même temps des hommes au cœur d'or. Je les ai vus, ces paysans de la Choumadia, du Timok et d'ailleurs, au Matchkov Kamen lorsque les prisonniers austro-hongrois arrivèrent. Peu de temps avant, ces soldats, encouragés par leurs chefs, avaient mis à feu et à sang les plus fertiles campagnes de la Serbie. Aujourd'hui ils sont vaincus, à bout de force, et la fièvre de la faim brille dans leurs yeux rougis. Ces paysans, comment vont-ils accueillir ces ennemis implacables vaincus ? Vont-ils les traiter comme ceux-ci ont traité les femmes et les enfants innocents ? Vais-je assister à une scène de représailles justifiées ? Non, placidement, ces séliaks, ces grands enfants au cœur d'or, tirent de leur poche leur dernier morceau de pain et le donnent aux ennemis affamés. Et encore un jour de 1916, dans le Tchuké pelé, on se battait autour du Trident et de la fameuse cote 1212. La bataille est gagnée et nous rentrons, le soir venu, à notre campement, un de ces pauvres villages macédoniens dévastés par l'occupation bulgare. Autour d'un grand feu, autour de la paille, sont réunis un grand nombre de prisonniers allemands, de tout jeunes gens, que quelques « tchitchas » surveillent tout en leur donnant du pain et des cigarettes et en se servant de quelques mots d'allemand qu'ils avaient trouvés dans leur mémoire. Un officier allié, qui est

avec nous, s'étonne de la bienveillance avec laquelle les soldats serbes traitent ces gens qui leur ont fait tant de mal. Un jeune capitaine répète la remarque aux soldats paysans. Alors l'un d'eux, un hercule bâti à coups de hache, lui répond doucement: « Ne vois-tu pas, mon capitaine, que ce sont encore des enfants qui ne sont pas responsables de cette guerre ! Et puis ils ont des mères qui se lamentent et se tourmentent pour eux ! »

Dans ces quelques mots, nous trouvons toute la mentalité de cet incomparable paysan, mentalité faite d'amour de la terre, de bravoure, mais aussi de justice et de profonde pitié pour les malheureux. C'est cette mentalité-là que j'ai retrouvée lorsque le soldat serbe, après avoir capturé et désarmé le félon bulgare, s'apitoyait sur le sort de son prisonnier, aussitôt que celui-ci lui parlait de ses enfants et de sa petite maison.

C'est encore cette mentalité qui a inspiré les soldats-campagnards qui, sur la pierre captant une source dans les forêts silencieuses de Milétina Kossa, cette Milétina Kossa qui a vu tant de combats furieux, ont gravé l'inscription suivante:

Les années passeront, les siècles s'écouleront,
Et à toi, ô source, personne ne viendra alors
Que les ombres des héros tombés et ceux des
[camarades
Qui sont depuis longtemps, longtemps morts.

Et ces ombres en chœur, accompagnées par le
[hurlement des loups,
Par le tonnerre de la montagne et par ton murmure
[éternel,
Chanteront la chanson dont toutes les forêts rendront
[l'écho,
La chanson de glorification des régiments serbes
Qui furent ici jadis et se couvrirent de gloire.

J'étais aussi avec ces soldats serbes lorsque le général Franchet d'Esperey a déclanché l'offensive de l'automne 1918. On ne se doute pas encore du grand rôle qu'a joué l'armée d'Orient dans la débâcle finale et définitive des ennemis. Mais le jour viendra où l'on rendra un hommage bien mérité à cette armée, à son généralissime Franchet d'Esperey et à ses collaborateurs.

Le canon libérateur de la Serbie s'est fait attendre, mais enfin il est venu. Et comment est-il venu, dans un tourbillon de gloire ! Il m'est impossible de décrire cette course à la victoire. Elle restera légendaire dans les annales militaires. J'ai eu le privilège d'y assister au tout premier rang. Certes, lorsque, après la prise des formidables positions des Bulgaro-Allemands, nous sommes partis du fond de la Macédoine, bien peu de Serbes et de leurs Alliés pensaient que nous arriverions à Belgrade en coup de vent qui renverse tout. J'en étais, de ces optimistes; quelque chose en moi me le disait, j'en étais sûr. Je n'étais

d'ailleurs pas le seul, les soldats serbes avaient également ce pressentiment. Je me rappellerai toujours, à ce propos, la scène suivante: les Bulgares avaient fui pendant la nuit; leurs fortifications presque imprenables de Rovovska Kossa étaient tombées, et, immédiatement, la division de la Morava s'était mise en marche pour les poursuivre. Mais il n'y avait pas de chemin, à peine une sorte de mauvaise piste qui grimpait sur le col de Gradechnitza Poroy. Il fallait y faire passer les canons. Chevaux et hommes traînaient et poussaient les lourdes pièces dont les roues enfonçaient dans la poussière. Les soldats encourageaient et exaltaient les bêtes en criant. Et quel fut leur cri ? « Haide ou Srbiou ! » Ces braves, eux aussi, savaient que l'heure de la justice avait sonné.

Et lorsque nous sommes partis de Milétina Kossa pour ne nous arrêter qu'à Belgrade, une transformation profonde s'est opérée dans l'armée serbe. Celle-ci est redevenue l'armée de 1914 et 1915. Après le deuil national, l'armée avait cessé de chanter. Ses soldats ne dansaient plus le kolo autour des feux des bivouacs et beaucoup d'hommes, le vieux roi le premier, laissaient pousser leur barbe, ce qui est en Serbie le signe de la tristesse. Le 16 septembre 1918, les forêts de Bele Vode répercutaient de nouveau l'écho des chants puissants accompagnés du cliquetis des armes et du bruit de ferraille des canons qui dégringolaient la montagne. Et le soir, au clair de la

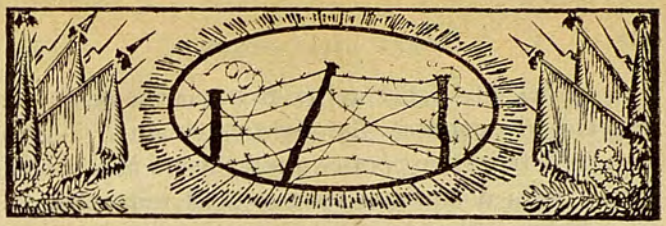
lune, rougis par la lueur de grands feux de joie, les garçons de la Morava, de la Choumadia, d'Oujitze et d'ailleurs dansaient éperdument le kolo ressuscité ! Leurs joues étaient nettes. Les poils du deuil étaient restés dans les ravins désolés.

Ce fut ensuite la ruée à travers les montagnes terribles de la Macédoine. Il me semblait impossible que des hommes puissent forcer les parois à pic et nues de la Tzerna. Cependant, comme une avalanche, les Serbes s'y précipitèrent. Il n'y avait plus d'obstacle qui pouvait retenir cette armée vengeresse, sûre, cette fois, que la victoire était à elle. Les obus tombaient encore, mais les gars en riaient et sautaient allègrement les trous produits par leur éclatement. Ces braves ne sont pas tous arrivés jusqu'aux portes de leur capitale bien aimée, au confluent du Danube et de la Save. Quelques-uns, beaucoup même, ont laissé leurs jeunes vies au seuil de la liberté. Mais ils ont trépassé joyeusement avec la certitude que leur mort était le gage de la victoire. Ils dormirent tranquilles, gardés par les aigles qui planent sur les cimes majestueuses de la Macédoine.

Toujours en avant, fut le mot d'ordre, et, comme dans un rêve et par un temps idéal, nous avons passé derrière le fameux col de Babuna, par Drénovo, Gratzko, Vélès, par l'Ovtche Polie, où le sang allemand a rougi l'immense tapis jaune, par Koumanovo jusqu'à la porte de l'ancienne Serbie. Et, un

matin, nous sommes entrés à Vrania couverts de fleurs d'automne. Mais, malgré tout le désir de se reposer un peu au milieu de cette population qui nous apportait tout ce que les envahisseurs pillards et rapaces lui avaient laissé, il ne fallait pas s'arrêter. Toujours en avant pour traquer l'ennemi barbare détruisant tout sur son passage. Enfin nous fûmes à Niche. Quelques jours d'arrêt, et la course recommença. L'adversaire fuyait, déjà démoralisé mais combattant encore, et, un matin, nous avons vu devant nous Belgrade la Blanche. Comme en 1916, lorsque, après la prise du Kaïmaktchalan, nous avons mis pour la première fois le pied sur la terre serbe reconquise, nous avons enlevé nos casquettes et nous avons remercié la Providence qui, malgré toutes les apparences, a bien fait les choses !

R.-A. Reiss.



PREMIÈRE PARTIE

1916

CORFOU, VILLE SERBE

Corfou, le 14 octobre 1916.

Il n'est pas facile de se rendre, en temps de guerre, de Lausanne à Corfou. Cependant, en prenant le temps nécessaire, et grâce à la bonne volonté que témoigne le Gouvernement français à tous ses amis, je suis arrivé à bon port dans un laps de temps relativement court et sans faire la rencontre fâcheuse d'un sous-marin pirate des empires du Centre. Evidemment, je suis tenu à un peu de discrétion en ce qui concerne mes moyens de transport; je crois cependant pouvoir dire que j'ai voyagé

sur une des plus belles unités de la marine de guerre française (le cuirassé *La France*) et que je suis rempli d'admiration pour ce que j'y ai vu. Me sera-t-il permis aussi d'exprimer ici tous mes remercîments aux officiers valeureux et pourtant si simples de ce splendide vaisseau de guerre, à ces officiers qui, avec leurs braves marins, ont défendu et sauront encore à l'avenir défendre dignement la liberté du monde?

Je suis arrivé à Corfou après avoir fait escale dans un port grec (Argostoli) transformé en base navale française, et j'ai trouvé bien changée l'île des Théotokis, surtout sa capitale. Corfou est devenue une ville internationale de guerre après avoir été un lieu de tourisme fréquenté principalement par des Allemands à cause du célèbre *Achilleion*, château jadis autrichien, ensuite propriété impériale allemande et, aujourd'hui, hôpital français.

Corfou a perdu son aspect de centre du tourisme gréco-allemand. On n'y voit plus de chapeau vert à plumes de coq de bruyère et de jupes en « loden » qu'on peut retrousser à l'aide de multiples pattes fixées à des boutons entourant la taille. Aujourd'hui on y rencontre des zouaves, des fantassins et des matelots français, quelques tommies anglais et beaucoup de « voiniks » serbes. Certes, le roi Constantin veut encore montrer que l'île de Corfou appartient à sa couronne et pour cela il fait manœuvrer toute la journée ses soldats, clairons en tête, à travers les

rues de la capitale, mais ces démonstrations sont presque ridicules et pénibles à voir pour ceux qui, malgré tout, ont conservé leur amitié non pas au gouvernement, mais au peuple grec. Pourquoi le roi Constantin inflige-t-il à ses soldats qui, naguère, se sont bravement battus contre les Bulgares, l'humiliation supplémentaire de cette parade de cirque ambulant, s'il veut faire de son armée une école où l'on apprend à ne pas se battre ? Le peuple grec vaut mieux que ceux qui le dirigent, et, à voir défiler ces officiers « pacifistes » à moustache soigneusement cirée, on est pris pour lui d'une pitié profonde !

Mais ne nous arrêtons pas à ce spectacle lamentable. Voyons plutôt ce qu'a fait l'Etat serbe indompté et indomptable dans sa capitale provisoire et hors de ses frontières régulières. Si l'on examine Corfou sous cet angle-là, ce qu'on voit est plus édifiant. Avec sa force de vitalité inouïe, la Serbie a su créer, en pays étranger, jadis allié, un nouveau centre étonnant. Le Grand Hôtel d'Angleterre fut loué et transformé en palais d'Etat où flotte fièrement le drapeau tricolore inviolé. C'est là que se trouvent tous les ministères et aussi celui du vieux lutteur Pachitch, l'ancien diplômé du Polytechnicum de Zurich. Quelques ministères ont leurs bureaux dans des annexes; la plupart cependant sont commodément installés dans ce grand bâtiment dont le propriétaire corfiote fut un espion allemand. Quelques pas plus loin, nous trouvons un

bâtiment curieux, moitié en planches, moitié en toile. C'est l'imprimerie du journal officiel serbe (publié avec des caractères serbes), les *Srbski novine*. Jour et nuit les typographes et les machines travaillent pour envoyer partout dans le monde et quotidiennement 10,000 exemplaires de ce journal d'exil très bien confectionné. Etrange sort qui veut que cent ans avant cet exil provisoire, le premier numéro de cette feuille ait été imprimé à Vienne, aujourd'hui la capitale de l'ennemi! Un peu partout dans le haut de la ville nous rencontrons des « bureaux » serbes et, partout, nous croisons des militaires et civils du royaume de Pierre Ier. Le théâtre est réquisitionné pour servir de parlement aux représentants de la Choumadia, du Timok, etc. J'ai assisté ce matin à une séance de la Skoupchtina et je vous assure que le spectacle de ces représentants d'un peuple en exil était impressionnant. Calmes, pondérés, sous la présidence d'un patriote sage, les députés discutaient et votaient les mesures nécessaires dans la situation actuelle. Il manquait à peine une quarantaine des élus !

Le soir venu, des patrouilles françaises, serbes ou franco-serbes, parcourent la ville et veillent sur elle. Les « pacifistes » militaires de Constantin ont disparu. Dans un jargon amusant, poilus serbes et français s'interpellent. Ce sont des amis qui font étalage de leurs connaissances linguistiques. Mais si leur

Le Prince Alexandre.

langage n'est pas toujours correct et s'ils ne sont pas toujours d'accord sur l'application des règles grammaticales du français et du serbe, ils sont cependant absolument sûrs d'une chose: c'est que le droit et la liberté remporteront la victoire et que, par conséquent, le pays serbe sera délivré de la souillure de l'envahisseur. Et, à ce moment, Corfou rentrera en possession des Grecs qui, espérons-le, auront su entre temps se libérer de la domination des lâches.

langage n'est pas toujours correct et s'ils ne sont pas toujours d'accord sur l'application des règles grammaticales du français et du serbe, ils sont cependant absolument sûrs d'une chose: c'est que le droit et la liberté remporteront la victoire et que, par conséquent, le pays serbe sera délivré de la souillure de l'envahisseur. Et, à ce moment, Corfou rentrera en possession des Grecs qui, espérons-le, auront su entre temps se libérer de la domination des lâches.

EN ROUTE POUR SALONIQUE

*A bord de l'*Argostoli, *le 20 octobre 1916.*

Je suis à bord de l'*Argostoli*, en route pour Salonique. J'ai laissé Athènes veule et indolente. Les Alliés ont débarqué 2000 marins pour faire cesser enfin l'espionnage en faveur des Austro-Allemands, espionnage pratiqué jusque dans les cercles de la cour. A part de petites manifestations sans importance et qui consistaient en quelques injures à l'adresse des troupes françaises, le peuple athénien a accueilli l'occupation de sa ville avec une tranquillité étonnante. Certes, beaucoup de gens se rendaient compte que seules les mesures énergiques adoptées enfin par l'Entente pouvaient encore les sortir des griffes de von Schenk et de ses acolytes, et j'ai vu beaucoup de Grecs saluer les matelots français avec un soupir de soulagement. Mais les autres restaient indifférents. La propagande de pacifisme à outrance et l'antimilitarisme professé par les officiers ont porté leurs fruits. Le sentiment de l'honneur national est bien endormi chez eux. Vraiment, le spectacle de l'Athènes d'octobre 1916 n'est pas édifiant et je n'étais pas fâché de le quitter.

Celui d'aujourd'hui est plus réjouissant. En effet, notre bateau sert de transport pour les soldats qui rejoignent l'armée nationale de Venizelos à Salonique. Nous avons à bord 500 soldats et 17 officiers, dont un commandant. Nous en avons embarqué quelques-uns au Pirée, mais le gros est monté à bord à Salamine, la base navale de la flotte française. Ces soldats ont quitté les rangs de l'armée du roi Constantin pour s'annoncer comme volontaires aux troupes françaises. Celles-ci les ont amenés à Salamine, à côté du Pirée, pour les héberger provisoirement sur le grand bateau transatlantique autrichien *Marienbad*, saisi à Patras et transformé en caserne pour les troupes vénizélistes en partance pour Salonique.

Parmi ces volontaires de la vraie cause nationale hellénique, il y a des soldats de toutes les armes: des fantassins, des cavaliers, des matelots, des soldats du génie, des gendarmes, etc... Quelques-uns ont apporté leurs armes, la plupart ne sont pas armés. Les officiers sont complètement équipés.

L'embarquement s'effectue assez rapidement, mais malgré tout nous n'arrivons pas à pouvoir lever l'ancre avant six heures du soir, heure à laquelle on ferme les filets de sécurité barrant l'entrée du port, dont on ne peut plus sortir avant 6 heures du matin. La perspective de rester immobiles pendant douze heures dans notre petit bateau, vieux et incommode et, de plus, surchargé d'hommes, n'était

nullement réjouissante. Heureusement, l'amiral-commandant la base navale nous donne la permission extraordinaire de sortir pendant la nuit. Nous naviguons à feux presque entièrement éteints, car les Allemands ont annoncé qu'ils torpilleraient les transports de volontaires grecs. Les soldats ont envahi tous les endroits où l'on peut s'étendre pour dormir. Enveloppés dans leurs manteaux, il y en a partout.

Ce matin nous sommes arrivés à Chalkis, d'où nous allons partir directement pour Salonique. Le Gouvernement d'Athènes va-t-il essayer d'empêcher ces braves de rejoindre leurs vrais chefs nationaux ? Nullement. Nous trouvons le pont tournant de Chalkis ouvert et aucune autorité civile ou militaire ne monte à bord pour s'opposer à la continuation de notre voyage. Par contre nos soldats, en passant devant les habitants de Chalkis rassemblés sur le quai, font une manifestation enthousiaste. « Vive Venizelos! Vive la France! A bas Gounaris! », crient ces jeunes gens, qui préfèrent les risques de la lutte en Macédoine aux côtés des troupes de l'Entente, à la vie veule et sans gloire de leur capitale tombée entre les mains des corrupteurs des empires du Centre.

Beaucoup de spectateurs approuvent les manifestants. Ils répondent par les mêmes cris ou en agitant leurs mouchoirs. Quelques officiers regardent passer

Russes près de Batch.

Russes près de Batch.

le bateau. Ils sont impassibles. Peut-être sont-ils de cœur avec ceux qui partent.

A un moment donné, l'*Argostoli* passe tout près de la villa dans laquelle le roi Pierre de Serbie attend la délivrance de son pays. L'enthousiasme des soldats ne connaît plus de bornes: « Vive la Serbie ! » crient-ils tous, et de la villa on leur répond par des saluts. Un instant, un vieillard paraît à une fenêtre et agite son mouchoir. C'est l'héroïque Pierre Karageorgevitch qui salue affectueusement ceux qui vont se battre avec les siens pour arracher la Serbie à l'envahisseur. Ah! le spectacle de l'*Argostoli* vieux et sale avec ses jeunes volontaires venizelistes est bien plus beau que celui de la vie d'Athènes !

LE KAIMAKTCHALAN

Sur le front serbe, le 1er novembre 1916.

C'est une montagne en dos d'âne couverte d'une herbe courte et acide qui est maintenant jaunie par le soleil d'été et les bourrasques d'automne. La neige est déjà tombée, mais elle n'a pas tenu partout et l'herbe et la boue y font de grandes taches. Sur la partie nord-ouest de la montagne s'élève, jusqu'à une hauteur de 2525 mètres, une cime aride et rocailleuse balayée par le vent qui y chasse, en hurlant, de gros nuages pleins d'eau. De temps en temps une éclaircie se fait et découvre un panorama splendide, celui de toute la Macédoine, de Skopliè jusqu'à Salonique. C'est le Kaïmaktchalan, le « voleur de kaïmak » (sorte de crême), la clef de la Macédoine serbe. Les Bulgares s'y étaient établis. Ils y avaient creusé des tranchées et construit des redoutes avec les énormes pierres que la montagne leur a libéralement fournies. Eux et leurs alliés austro-allemands jugeaient imprenable cette position, d'où l'on domine tous les alentours, d'Ostrovo jusqu'à Bitolj et même plus loin.

Mais un jour l'armée serbe, reconstituée après sa

glorieuse retraite d'Albanie, est venue. Elle a amené sur cette montagne aride une nombreuse artillerie, et ses soldats ont creusé des tranchées dans la terre détrempée par la pluie et dans les roches. La bataille a duré six jours. Pendant six jours le Kaïmaktchalan a été littéralement couvert de feu et d'acier et chaque jour les tranchées des soldats du vénérable roi Pierre s'approchaient un peu plus de celles des troupes de Ferdinand le Félon. Enfin, le sixième jour, les fantassins serbes ont enlevé, dans un assaut magnifique, le sommet de cette montagne sur laquelle les Centraux et leurs vasseaux fondaient tant d'espoir. Les Bulgares qui ne furent pas tués ou faits prisonniers descendirent à toute vitesse les pentes vers la vallée de la Tzerna. Ce fut une victoire magnifique, presque incroyable.

Maintenant le calme est revenu sur la fière montagne. On n'y entend plus que les hurlements du vent et, de temps en temps et de très loin, les appels des « comordjis » (soldats du train de ravitaillement) qui, en voiture, à dos de mulet ou de cheval, apportent, en suivant la route au pied de la cime, les vivres et les munitions à ceux qui se battent autour de la Tzerna. Le champ de bataille est resté intact. Les tranchées, souvent démolies par les obus ou par les torpilles aériennes, sont à moitié remplies de neige qui fond. De ci de là, une torpille non explosée s'y est incrustée. Le sol est couvert de trous de dimensions

variables produits par l'éclatement des obus. Quelques-uns sont de véritables cratères.

Partout on rencontre des parties d'équipement abandonnées par les soldats ou arrachées par l'explosion des projectiles. Ici c'est une casquette bulgare, là c'est un ceinturon avec ses cartouchières, à côté un pan de capote. Plus loin gît une baïonnette encore tachée de sang. La défaite des Bulgares fut complète et ils n'ont pas eu le temps d'enlever leur matériel. Aussi l'on trouve sur le Kaïmaktchalan de véritables dépôts de munitions: des centaines d'obus prêts à être tirés sont déposés derrière un rocher; des boîtes en fer blanc éventrées, pleines de cartouches, sont jetées partout. Par endroits, des chargeurs pour fusils Mauser couvrent le sol et à chaque pas le pied heurte des grenades allemandes plates et oblongues, parfois aussi des bombes anglaises non explosées. Ici encore ce sont des bandes de mitrailleuse entièrement chargées et semblables à de longs serpents, là les douilles vides des obus qui ont craché la mort. Sur le fond de ces douilles on lit en langue bulgare: « Fabrique de munitions, Karlsruhe 1916 ». Les fusils bulgares sont restés également. Ce sont des fusils sans bois. Il fait froid au Kaïmaktchalan et les soldats serbes vainqueurs n'avaient rien d'autre pour se chauffer que le bois des fusils ennemis.

Ce qui est le plus impressionnant, ce sont les cadavres qui, par centaines, couvrent encore le sol de

Le Kaïmaktchalan.

A Vertekop.

cette haute cime. On n'a pas eu le temps d'enterrer toutes les victimes de cette tuerie. Loin de là. Elles sont encore pour la plupart à l'endroit où elles sont tombées et le froid a bien conservé leurs cadavres. Les tranchées en sont pleines et les corps sont restés dans la position où la mort a surpris les hommes. L'un paraît chercher avec sa main glacée une grenade dans la poche de son manteau. Un autre a cru trouver un refuge derrière un rocher qui ne l'a pas protégé contre un éclat d'obus, lequel lui a enlevé la moitié de la tête. Un troisième, un tout jeune homme, a été couché sur le dos par une balle qui lui est entrée au milieu du front. Sa jolie figure d'adolescent, ses yeux grands ouverts, semblent demander au ciel pourquoi il a dû mourir si jeune. A un autre endroit un corps à corps eut lieu. Cadavres bulgares et cadavres serbes gisent pêle-mêle par terre. Ils font encore le geste de s'égorger mutuellement. A côté, se voient des casques troués qui n'ont pas protégé les têtes qu'ils auraient dû sauvegarder.

Le vent fouette les nuages en hurlant. Des aigles et des corbeaux, en planant dans les airs, montent la garde autour de ce champ de mort et de désolation.

DEVANT BITOLJ

Sur le front serbe, le 29 octobre 1916.

Je suis sur un observatoire à côté du voïvode (Michitch) qui dirige la bataille. Devant moi s'étend le sol ondulé de la plaine de Bitolj. Au fond se détachent nettement sur la montagne bleutée les minarets et les tours de la capitale de la Macédoine serbe. A gauche, c'est Kénali, dont la gare est entre les mains des troupes alliées; à droite se profile la ligne des hauteurs du Tchuké. Il fait un temps splendide. On n'imagine pas que des hommes puissent s'entretuer par un temps pareil. Et pourtant la bataille fait rage. Derrière nous deux ballons captifs, des « saucisses », tournent lentement sous le vent. Des avions franco-serbes passent au-dessus de nous, allant explorer les positions ennemies. Ils lâcheront aussi des paquets de fléchettes sur les attroupements qu'ils constateront. Les Bulgaro-Allemands ne nous envoient pas d'aéroplanes. Ils en ont pourtant, mais ils savent que la maîtrise de l'air est maintenant passée dans le camp des Alliés et ils ne tiennent pas à faire descendre des appareils par les « as » des escadrilles de l'armée d'Orient.

Les forces ennemies qui sont devant nous se composent de Bulgares et de deux régiments allemands. Le Kaiser a envoyé tout dernièrement ces régiments pour encourager ses alliés touraniens dont le moral faiblit incontestablement. Il les a choisis spécialement. Les prisonniers nous racontent qu'ils appartiennent à des « Sturmregimenten » auxquels rien ne devrait résister.

L'artillerie serbo-française crache des obus sans interruption. Sur les tranchées bulgares les plus proches, c'est l'artillerie lourde qui s'acharne. Coup sur coup, d'énormes obus y explosent en lançant en l'air une gerbe de terre et de fumée noire. Cette fumée, qui n'a pas le temps de se disperser, forme une sorte de voile qui se traîne sur le sol. Cependant, depuis mon observatoire, je distingue nettement les énormes trous produits par les marmites. La terre a pris l'aspect d'un paysage lunaire.

L'artillerie de campagne, les 75, tire plus loin. C'est qu'il faut empêcher l'arrivée des réserves au cas où, après une bonne préparation avec de gros obus, l'infanterie attaquerait les tranchées bombardées. L'éclatement des shrapnells forme d'élégants flocons blancs qui se détachent sur le fond bleu de la montagne.

Maintenant l'artillerie lourde allonge son tir et nous voyons surgir dans la plaine des hommes qui courent. C'est la « vague » qui va prendre la tranchée.

Mais presque aussitôt elle est encadrée de flocons blancs en quantité incroyable. C'est le tir de barrage bulgare, qui n'empêchera pas les Franco-Serbes de prendre la tranchée convoitée. Presque en même temps, à notre droite, sur les pentes du Tchuké, s'élève un bruit infernal. Encore un tir de barrage bulgare qui devrait fermer le chemin aux Serbes qui attaquent. A gauche, derrière Kénali, le 75 tire en rafales, toujours pour empêcher l'arrivée des renforts. Un avion nous survole à très faible hauteur. Il fait deux fois le tour de notre observatoire et, jugeant le moment propice, il laisse tomber un petit sac. On court le chercher. Il contient la description écrite de ce que l'observateur a vu en planant sur le champ de bataille.

Pendant tout ce temps-là nous voyons défiler — abritées de la vue de l'ennemi par les collines — de longues files de voitures du train d'équipage; elles amènent des munitions aux canons qui crachent la mort. Quelques voitures passent tout près de nous. Les hommes, placides, n'ont pas l'air de s'inquiéter bien que, de temps en temps, un shrapnell indiscret explose tout proche d'eux. Les bêtes, elles aussi, ont pris l'habitude du vacarme étourdissant de la bataille.

Mais l'heure avance. Le soleil disparaît derrière les montagnes en colorant en rouge vif le ciel. Les coups de canon s'égrènent et finissent par cesser complètement. La journée de bataille est terminée, mais

La plaine de Bitolj avec Kladerop.

cela ne veut pas dire qu'on ne tirera pas cette nuit. L'ennemi a perdu des tranchées et essayera peut-être, par des contre-attaques nocturnes, de les reconquérir.

Nous descendons de notre observatoire et nous retrouvons nos chevaux, mis en sûreté derrière un mamelon. La nuit est venue et nous rentrons dans nos campements sous un ciel constellé d'étoiles. De temps à autre, un éclair et un bruit sec nous rappellent que nous venons de quitter un lieu où des êtres humains se sont entretués. Bitolj n'est pas encore pris, mais les Serbo-Français ont fait de sérieux progrès.

LA PRISE DE POLOG

Quartier général de la Ie armée serbe,
le 11 novembre 1916.

Avant-hier soir, on m'a dit à l'état-major de la Ie armée: « Allez demain matin au point X et vous verrez quelque chose d'intéressant. » Je vais à notre tente, mets mon compagnon Ward Price, l'aimable représentant de la presse londonienne, au courant et commande à notre voïnik nos deux chevaux pour le lendemain matin. A huit heures précises, mon cheval, un vrai petit rat de montagne très fort, est prêt et nous partons au trot à travers la plaine vallonnée de Monastir. A 10 heures nous sommes à Jivoina et commençons l'ascension de la montagne aride, sans un arbre. A 19 ½ h., nous arrivons à notre observatoire. Nous y trouvons le commandant de la division de la Morava, son état-major et des officiers français attachés à l'armée serbe. A cent mètres de nous une batterie de campagne est défilée. Devant nous, nous avons la vallée de la Tcherna, et de l'autre côté le Tchuké, une des positions les plus fortes de la défense de Monastir. A gauche, nous dominons toute la plaine de Monastir, et au pied de notre montagne se détachent

les villages serbes reconquis de Batch et de Brod. Le premier est encore assez bien conservé, le second est complètement en ruines; seule l'école, toute blanche, est indemne. Sur le Tchuké, pas très loin de la crête, on distingue une oasis verte. C'est le village de Polog, puissamment organisé par les Bulgares. Le vent souffle et l'air est pur, ce qui nous permet de voir très nettement les objets les plus éloignés, parmi lesquels se trouve précisément le village de Polog.

La préparation d'artillerie a commencé. Des centaines d'obus de tout calibre tombent sur le Tchuké et les tranchées bulgares merveilleusement visibles malgré les quatre ou cinq kilomètres qui nous en séparent. Le vent souffle avec force et nous cherchons un abri derrière les aiguilles de rochers dont le sommet, où nous sommes, est couvert. Cela nous rend ainsi invisibles pour l'ennemi, qui pourrait nous atteindre facilement avec ses obus. Le commandant divisionnaire suit attentivement les phases de cette préparation par l'artillerie. Il en est visiblement content. Les canons français tirent admirablement juste. Les gerbes de fumée noire des obus de gros calibre, ou les flocons blancs des shrapnells de soixante-quinze, mouchettent les lignes des soldats de Ferdinand de Cobourg.

Le tir s'allonge maintenant. Des lignes de fantassins serbes en formation de tirailleurs apparaissent sur la pointe du Tchuké. Ils grimpent rapidement.

Sur eux éclate un furieux feu de barrage des Bulgares. Ils arrivent à la hauteur des tranchées. On ne les aperçoit plus, mais peu de temps après on voit dévaler dans le ravin des files d'hommes. Sont-ce les nôtres qui sont repoussés ? Notre crainte ne dure pas longtemps ; le colonel, la figure radieuse, vient nous annoncer que ce sont des prisonniers que nous avons vus descendre.

La première ligne bulgare est prise et nos braves petits soldats serbes s'avancent vers la hauteur qui les sépare encore de Polog. Malgré le feu intense de l'adversaire, ils y arrivent et disparaissent derrière la crête. Nous pouvons juger de leur avance par le tir bulgare. Un ordre arrive et les pièces alliées dirigent leur tir sur le village de Polog.

A côté de moi, j'ai une masse informe enveloppée dans un drap de tente. C'est un téléphoniste français qui, pour se chauffer un peu et aussi pour mieux pouvoir entendre au téléphone, s'est arrangé ainsi. L'officier de tir lui donne les ordres, qu'il répète comme un perroquet dans son appareil. « Dérive sur les batteries de Polog ! » ; « A deux cents mètres à gauche ! » ; « Batterie X, halte au feu ! », etc. Il y a un moment d'accalmie et le téléphoniste en profite pour causer avec des amis au bout de la ligne. « Qui est au téléphone ? » ; « Appelle Martin » ; « Je me suis trompé, c'est Roux que je veux voir » ; « Que veux-tu, c'est une erreur, c'est encore mieux qu'une jambe cassée ».

Mais maintenant nos pièces tapent en plein dans Polog. Le clocher de l'église n'existe plus et, avec nos jumelles, nous voyons des gens fuir des maisons. Les deux artilleries se taisent tout d'un coup. Les Serbes sont arrivés au village et se battent corps à corps avec leurs ennemis.

Subitement éclate un tir de barrage derrière Polog. Les troupes du roi Pierre ont donc dépassé le village. Nos canons recommencent à cracher tant qu'ils peuvent. La batterie à côté de nous envoie des salves de trois coups qui se succèdent presque sans intervalle.

A notre droite, près d'un des sommets du Tchuké, nous voyons apparaître de nouvelles lignes serbes qui courent vers la hauteur toute couverte de tranchées. Des centaines de shrapnells éclatent sur eux. Malgré cela elles disparaissent bientôt dans les défenses bulgares. La direction du tir des adversaires nous indique que, là aussi, les Serbes sont victorieux.

Enfin les Bulgares envoient quelques obus de notre côté, mais ils visent une batterie lourde qui est bien au-dessus de nous. Cependant nous entendons le bruit caractéristique du projectile qui « vrille » dans l'air et aussitôt après le bruit de l'explosion, et nous voyons sa fumée noire. Cette dernière et le bruit spécial, semblable à un roulement de tonnerre très bref, nous indique que l'obus était de gros calibre.

Il est quatre heures passées. La canonnade diminue

sensiblement. C'est la fin du combat, et nous enfourchons nos « rats » pour atteindre à travers la plaine, parfois éclairée par la lune perçant les nuages, nos quartiers. Le résultat de la journée est le suivant: Polog et une des hauteurs les plus importantes du Tchuké pris, 550 prisonniers, 7 obusiers, un canon de montagne et une douzaine de mitrailleuses avec beaucoup d'autre matériel de guerre. Le lendemain les Serbes, poursuivant leur avantage, feront encore 1000 autres prisonniers.

A l'Observatoire pendant la bataille de Polog.

Etat-major de la Morava pendant la bataille de Polog.

AVEC L'ARMÉE SERBE VICTORIEUSE

Sur le front serbe, le jour de la chute de Monastir, 19 novembre 1916.

Aujourd'hui les Français et les Russes sont entrés victorieusement à Monastir. Il y a exactement quatre ans que, lors de la première guerre balkanique, cette ville est tombée entre les mains des Serbes. D'ailleurs si, dans cette guerre, l'armée serbe n'est pas la première à prendre possession de sa capitale du Sud, cela vient du fait que ses troupes se sont battues dans les montagnes à droite de Monastir et ont préparé ainsi l'attaque, par Kénali et Boukri, des Franco-Russes. Les Français eux-mêmes disent que ce sont les Serbes qui ont rendu possible la chute de Bitolj (Monastir) et qu'ils n'ont fait que passer par le « trou » pratiqué par ces derniers. C'est peut-être un peu trop de modestie, car Français et Russes ont combattu vaillamment et, de plus, il y avait des troupes françaises avec l'aile droite formée par les soldats du vieux roi Pierre, troupes qui ont puissamment contribué au beau résultat que nous fêtons aujourd'hui. Je pourrai vous citer tout spécialement un régiment français (le deuxième zouaves bis) qui s'est comporté d'une façon

admirable. J'ajoute que les unités qui ont occupé Monastir étaient accompagnées de quelques détachements serbes et que ce sont deux Serbes qui ont, les premiers, pénétré dans la ville. L'un d'eux, un lieutenant de cavalerie (le lieutenant Michitch), est le fils d'un des plus remarquables chefs serbes.

Demain matin je pars pour la ville délivrée et je vous enverrai de là-bas une correspondance sur ce que j'y aurai observé. Dans cette lettre, je vous parlerai brièvement de ce que j'ai vu de l'avance serbe en étant attaché à l'état-major d'une division fameuse (la division de la Morava). J'ai eu ainsi la chance d'assister de très près à toutes les batailles et à tous les combats qui ont abouti à la chute de Monastir. Je ne vous donnerai cependant pas le détail des opérations stratégiques, car, lorsque vous recevrez la présente, le télégraphe vous aura renseigné depuis longtemps sur toutes les phases de cette lutte grandiose. Je tâcherai de vous communiquer mes impressions personnelles, celles d'un spectateur qui se trouve au milieu de l'action.

Je vous ai décrit la prise de Polog. Depuis ce moment, les troupes serbes n'ont pas cessé de progresser rapidement. Et pourtant le terrain était difficile: des montagnes arides et rocheuses atteignant 1378 mètres de hauteur et coupées par de multiples ravins profonds. Les Bulgaro-Allemands y avaient construit des travaux de défense puissants. Ainsi, sur l'un des

sommets du Tchuké, ils avaient établi une « redoute » défendue par deux régiments et des chasseurs allemands. Les cotes 1212, 1378 et la montagne dite « le Trident », qui dominent les alentours, étaient elles aussi très fortifiées. Tout cela a dû être pris par les Serbes aidés par des zouaves et de l'artillerie française. Ils s'en sont emparés en utilisant la méthode moderne: une préparation intense de l'attaque par l'artillerie et, ensuite, action de l'infanterie, qui fait un usage copieux de grenades à main. L'attaque ne se fait pas en masse compacte, mais chaque combattant court pour ainsi dire individuellement vers le but désigné en utilisant toutes les anfractuosités du sol pour se protéger. Les troupes qui savent le mieux utiliser le terrain pour s'abriter efficacement ont presque toujours le succès de leur côté et leurs pertes, malgré les tirs de barrage de l'artillerie, sont relativement minimes. Et à ce propos il faut dire que les Serbes sont passés maîtres dans l'utilisation du terrain pour la protection individuelle.

Vous dire ce que fut la préparation d'artillerie pour l'attaque des hauteurs à prendre, c'est presque impossible. Il faut l'avoir vue et l'avoir entendue pour s'en faire une idée. C'est grandiose et terrible. On n'y distingue plus que le claquement des canons les plus proches. Le reste se confond dans un grondement ininterrompu, assourdissant. Et pendant ce temps-là on voit partout dans la plaine et sur les

montagnes les nuages et flocons blancs et noirs provoqués par l'éclatement des projectiles. De temps en temps l'ennemi tire sur vous, quand il vous a aperçu sur votre observatoire, et l'obus qui vous était destiné et vous a manqué produit alors un bruit analogue à celui d'un marteau brisant d'un seul et formidable coup une douzaine de caisses en bois. Avec cela, si votre observatoire est assez près des tranchées de l'ennemi, vous entendez au-dessus de votre tête le « claquement de fouet » des balles.

Les Bulgaro-Allemands n'ont pas pu tenir, malgré leurs positions dominantes, contre l'assaut furieux des Serbes pressés de rentrer dans leur pays. Des milliers d'entre eux furent faits prisonniers en trois jours (plus de 1400 prisonniers allemands valides), un bien plus grand nombre furent tués ou blessés. Il faut être juste et dire que l'adversaire était courageux. Les Allemands surtout ont eu des pertes énormes. J'ai été tout de suite après l'action sur les champs de bataille et j'ai constaté de mes yeux et enregistré avec mon appareil photographique le nombre considérable des morts. A la « Redoute » par exemple, il n'y avait presque pas de tranchée individuelle qui ne fût occupée par le cadavre d'un fantassin allemand ou par celui d'un chasseur de Magdebourg. J'en ai trouvé qui vivaient encore et, sur ma demande, le commandant du régiment serbe victorieux les fit lui-même transporter à l'ambulance par ses soldats,

malgré leur fatigue et quoique ce fussent des agonisants pour lesquels l'aide humaine n'était plus efficace. Ainsi j'ai pu de nouveau apprécier l'excellent fond de ce peuple trop longtemps méconnu. D'ailleurs, pendant ces batailles, j'ai eu encore d'autres preuves de la grande bonté du soldat serbe. On amenait des prisonniers allemands, dont beaucoup étaient très jeunes: 18 à 20 ans. Les soldats serbes leur parlaient amicalement et leur distribuaient du pain et des cigarettes, pris sur leurs provisions individuelles. Quelqu'un passe et s'étonne de leur sollicitude pour des gens qui leur ont fait tant de mal. « Que voulez-vous, » répond le soldat-paysan exilé, « ce sont des enfants qui ne sont pas coupables de cette guerre. Et puis, ajoute-t-il, ils ont des mères qui s'inquiètent et se lamentent pour eux. » Que ces simples mais sublimes paroles puissent arriver aux oreilles de ceux qui ont juré la perte de la brave nation serbe !

UNE VISITE A LA PREMIÈRE VILLE SERBE DÉLIVRÉE

Bitolj-Monastir, le 21 novembre 1916.

Bitolj-Monastir est tombée entre les mains des Alliés le 19 novembre. C'est la première ville serbe délivrée du joug de l'envahisseur. L'avance irrésistible de l'armée serbe sur les hauteurs du Tchuké, qui flanquent la rive gauche de la Tzerna, avait préparé cette chute et l'avait rendue possible. La résistance bulgaro-allemande fut opiniâtre. Les Centraux et leurs vassaux n'ont pas lâché facilement la proie qu'ils considéraient déjà comme sûrement acquise. La réussite de l'action fait d'autant plus honneur à l'armée alliée d'Orient, à ses chefs, et surtout aux braves Serbes, qui ont assumé la tâche la plus difficile.

Aussitôt la prise de Monastir-Bitolj connue, je décidais d'y aller tout de suite pour me rendre compte de l'état de la ville. Je suis donc parti le 20 novembre, de grand matin, et me suis dirigé à travers la plaine marécageuse vers le but de mon voyage. Lorsque j'arrive sur la grande route de Vrbeni à Monastir-Bitolj, je rencontre des autos et auto-camions de toute sorte. Ils transportent des vivres et des muni-

tions. Je croise des officiers serbes à cheval qui n'ont pas pu résister au désir de fouler le pavé d'une ville serbe et qui retournent à leurs campements. Un capitaine russe, tout jeune, nous rejoint et nous explique drôlement qu'il est capitaine de mitrailleurs, qu'il a combattu sans arrêt pendant trois jours et qu'il va à Monastir-Bitolj « pour dormir ». Quels grands enfants délicieux, ces soldats russes ! Une automobile très forte nous dépasse. Elle est occupée par des officiers supérieurs français. Ils nous saluent joyeusement. Plus loin, c'est une longue file de cuisines de campagne russes qui apportent à manger aux braves troupiers qui ont contribué à chasser le Bulgaro-Boche. Enfin nous arrivons à l'entrée de la ville. La grande caserne, avec sa façade rose intacte, est brûlée. La gare est endommagée et quelques locomotives stationnent mélancoliquement sans feu sur des rails tordus. Des fantassins italiens s'apprêtent à traverser la ville. Dans leur uniforme gris avec buffleteries de même couleur, ils sont splendides et ils collaboreront efficacement à la défense de Monastir-Bitolj serbe, fait dont tous les amis du royaume d'Emmanuel de Savoie et de celui de Pierre Karageorgevitch se réjouissent sincèrement. La nuit tombe et les rues de la ville sont plongées dans une obscurité presque complète. Cependant des milliers de soldats la traversent à pied et à cheval et s'interpellent dans toutes les langues des pays de l'Entente. De temps en temps, on

entend l'éclatement d'un obus. Ce sont les Bulgares qui se vengent de leur échec et envoient des marmites sur Bitolj, qu'ils s'étaient juré de ne pas lâcher. Ils avaient compté sans l'artillerie alliée et sans l'héroïsme des troupes serbes pressées de rentrer dans leur pays. Ils sentent, peut-être, que les clairons qui retentissent maintenant dans cette ville, sonnent le commencement du glas de la Grande-Bulgarie. La justice n'a pas encore disparu de ce monde !

Les autorités civiles serbes sont déjà installées. Le préfet est à son poste ainsi que le président du Conseil municipal. Je vais les saluer dans la maison qui sert provisoirement de palais du gouvernement, l'ancienne et belle préfecture ayant été détruite par un incendie il y a à peu près un mois. Le préfet est heureux. Il a retrouvé ses anciens sceaux parmi ceux que la précipitation de la fuite bulgare lui a livrés. Il est en plein travail. Le président du Conseil municipal s'entretient avec des notables, qui lui content leurs misères et lui donnent des conseils sur la façon la plus efficace de venir en aide à la population affamée. Car cette dernière est vraiment affamée. Les Bulgares ont tout pris et se sont peu souciés de l'entretien de ces gens qu'ils voulaient bulgariser. Une miche de pain se vendait couramment cinq levas, c'est-à-dire cinq francs. Dans la rue, des gosses aux joues creuses m'arrêtent pour me demander un morceau de pain. Le premier soin des Serbes sera de ravitailler cette

Champ de bataille à la Redoute.

malheureuse population. Des télégrammes partent pour demander d'urgence l'envoi de pain et de farine.

Mais, malgré sa faim, la population manifeste sa joie d'avoir échappé au joug bulgare. Des drapeaux tricolores serbes sortent de leurs cachettes et claquent joyeusement au vent sur les balcons des maisons mi-orientales, mi-européennes. Dans les rares restaurants qui sont ouverts, on cloue hâtivement aux murs des cadres contenant les portraits de la famille royale serbe. Par quel miracle ces portraits ont-ils échappé à l'inquisition soupçonneuse des comitadjis bulgares ?

Des notables de l'endroit me disent leurs souffrances. La ville, jadis florissante, est devenue misérable. Les envahisseurs ont tout pris. Ils ont emprisonné et déporté tous les citoyens soupçonnés d'être des amis de la Serbie. Les comitadjis, sous la direction du fils du général Bojadjieff, un tout jeune homme imberbe, fils à papa et affilié aux comitadjis, ont exercé une police terrible. Ces derniers temps, les gens n'osaient plus sortir de leurs maisons de peur d'être raflés pour travailler sur les routes ou aux tranchées. Les jeunes gens et même les hommes d'un certain âge furent recrutés pour l'armée. En somme ce fut le régime de la terreur. Aujourd'hui ces citoyens respirent de nouveau. Ils savent que les Serbes ne sont pas des oppresseurs, mais des démocrates qui cherchent sincèrement à contenter tout le monde. Et les Macédoniens ne demandent qu'une chose: qu'on

les laisse enfin tranquilles, pour qu'ils puissent travailler en toute sécurité et gagner leur vie.

Mais il se fait tard et nous n'avons encore rien mangé de toute la journée. Nous cherchons donc à nous restaurer, ce qui n'est pas facile. Cependant, grâce à la bonne volonté des Serbes, nous y parvenons et regagnons ensuite notre logement, retenu par M. le préfet. Malgré le bruit de la canonnade, qui ne cesse pas de toute la nuit, je dors du sommeil du juste et ce n'est que l'éclatement tout proche d'une bombe d'aviateur, lancée par un avion ennemi, qui me réveille le lendemain matin. Pendant toute la journée les Bulgaro-Teutons nous enverront des bonbons pareils.

Descendu dans la rue, je constate que presque tous les magasins ont leurs devantures fracturées et l'intérieur pillé. Fidèles à leurs habitudes et pareils à leurs alliés austro-hongrois en Serbie, les Bulgares ont volé tout ce qu'ils pouvaient emporter et détruit le reste. A dix heures, le prince régent Alexandre et le général Sarrail devaient faire leur entrée dans la ville délivrée. J'ai eu l'honneur de les recevoir avec le préfet et le président de la Municipalité. Le prince Alexandre, simple comme toujours, nous serre amicalement la main, mais cette poignée de mains est un peu nerveuse. Le prince est ému et il ne veut pas le paraître. Il jette un regard vers les deux tricolores serbes que nous avons plantés sur la porte d'entrée et ce regard

dit à l'observateur attentif toute l'émotion de ce brave de revoir Belgrade la Blanche et toute sa joie d'être aux portes de son pays bien-aimé, pays de paysans fiers et bons régis par une dynastie qui est issue de ces paysans.

Le général Sarrail lui aussi est content. Sa bonne figure de guerrier rayonne et il nous serre fortement la main. Ce grand succès lui fait honneur, mais, à ce moment-là, je crois qu'il a moins pensé à la réussite de son plan stratégique qu'à la joie d'avoir contribué au retour de l'héroïque peuple serbe dans ses terres. Instinctivement, j'ai eu la vision d'un autre homme qui, lui aussi, devait être satisfait. J'ai vu le président du Conseil des ministres français Briand, la cheville ouvrière de l'expédition de Salonique et, par cela même, un des libérateurs principaux de la Serbie passagèrement souillée par l'envahisseur. L'histoire dira tout ce que cet homme a fait et comment, en dépit de toutes les résistances, il a organisé la campagne balkanique. La Serbie lui érigera un monument au pied duquel on déposera des fleurs de véritable reconnaissance.

UN HÉROS

Salonique, le 2 décembre 1916.

C'est une journée grise de pluie et de brouillard. La petite église serbe de Salonique est archi-pleine. Il y a des soldats serbes de tous grades, depuis le simple « voïnik » jusqu'au chef de l'Etat-Major. Parmi eux se trouvent aussi des délégations de toutes les armées alliées. Quelques dames et quelques enfants sont au premier rang, tout près d'un cercueil que couvre le drapeau tricolore du royaume du vieux roi Pierre. Chaque assistant porte un cierge allumé, et la lueur vacillante de ces petites flammes éclaire fantastiquement, dans le temple sombre, des figures étranges. Ce sont des guerriers sortis des tranchées. Il y a des jeunes et des vieux, des géants à barbe de Christ, des figures de paysans et des figures fines brunies par le soleil, le vent et la pluie. Ces soldats ne sont pas des guerriers ordinaires, ce sont des comitadjis, des volontaires qui luttent depuis bientôt trois ans sans bagage, souvent sans abri où reposer leur corps fatigué, souffrant parfois la faim, mais toujours prêts à accomplir les tâches les plus périlleuses.

L'endroit où tomba le voïvode Vouk au Tzerna Tchuké.

Les popes chantent la messe; les vapeurs bleues de l'encens flottent en nuages compacts dans l'air. Les fonds dorés des images saintes de l'autel reflètent les flammes rouges et tremblantes des innombrables cierges. Pourquoi les trois gosses qui sont là au milieu de l'assistance paraissent-ils insensibles à toute cette splendeur de la cérémonie religieuse ? Pourquoi leurs grands yeux jeunes et déjà rêveurs ne quittent-ils pas ce cercueil qui disparaît sous l'emblême national ? C'est qu'ils savent que devant eux gît la dépouille mortelle d'un grand héros de leur pays, d'un brave dont le nom, déjà de son vivant, fut légendaire depuis Belgrade jusqu'au fond de la Macédoine. C'est pour le lieutenant-colonel Voine Popovitch, le voïvode Vouk, que ces prêtres chantent la messe mortuaire.

Popovitch-Vouk est né en 1884 à Senitze, dans le Sandjak de Novi-Bazar. Son père, un petit commerçant fuyant les atrocités turques, s'est fixé à Kraguievatz, en Serbie, lorsque Voine avait 5 ans. Le jeune Popovitch commence ses études dans cette ville et les termine, en 1901, à l'école militaire de Belgrade. Entré comme sous-lieutenant dans l'infanterie, il se passionne, lui qui a connu les misères de la persécution dans sa ville natale, pour le mouvement révolutionnaire en Macédoine. Les Bulgares avaient organisé dans ce pays, à ce moment, des bandes révolutionnaires dirigées non seulement contre les Turcs, mais aussi contre toutes les autres populations non

bulgares. Ces bandes parcouraient les diverses contrées de la Macédoine et incendiaient tous les villages qui ne voulaient pas se déclarer bulgares. Les Serbes, pour protéger leurs villages, formèrent alors des bandes armées composées de paysans macédoniens et d'étudiants de l'Université de Belgrade. En 1905, Voine s'enrôle dans une de ces bandes comme simple soldat et, ainsi, il participe au fameux combat de Tschelopek, où 400 comitadjis serbes réussirent à mettre en fuite tout un régiment turc avec ses canons. Les camarades de Popovitch, reconnaissant ses grandes qualités de bravoure et d'énergie, l'élisent voïvode, c'est-à-dire chef de bande, et lui donnent le surnom, devenu légendaire, de « Voïvoda-Vouk » (Le loup). Avec le temps, son rayon d'action s'élargit de telle sorte que, finalement, il fut le grand chef de toute l'organisation serbe qui opéra surtout sur la rive gauche du Vardar et dans les régions de Koumanovo et d'Egri-Palanka. Cette action des bandes fut interrompue en 1908, après la proclamation du régime constitutionnel en Turquie.

En 1912, lors de la déclaration de la guerre turque, Voine reprend la direction de ses bandes et on lui confie la tâche difficile de marcher en avant de l'armée serbe pour distribuer des armes aux villageois serbes en Macédoine turque. En même temps il devait, avec ses troupes, inquiéter les flancs de l'armée turque qui avait reçu la mission d'arrêter la première armée,

commandée par le prince héritier Alexandre. Lors de la bataille de Koumanovo, Vouk fut attaqué le premier, car il se trouvait à l'avant-garde, sur la position très importante de Nagoritchane. Les Turcs s'acharnèrent contre cette position et leur échec à Koumanovo s'explique peut-être par le fait qu'ils n'ont pas pu la prendre. Il est vrai que Popovitch n'était pas seul à Nagoritchane, mais ce sont ses comitadjis qui ont surtout supporté le choc avant l'arrivée des renforts serbes. Après la victoire de Koumanovo, on le voit partout avec ses fidèles troupes à la tête de l'avant-garde serbe. C'est lui qui entre un des premiers à Vélès, à Prilep et à Monastir-Bitolj.

Son activité pendant la guerre bulgare de 1913 fut moins brillante mais tout aussi utile. A la tête d'un détachement de volontaires, il occupa une position de flanc-garde des plus importantes et réussit à s'y maintenir jusqu'à la fin de la guerre. Tout de suite après, il prit part à l'expédition albanaise.

Sitôt la guerre européenne déclarée, Vouk franchit la Drina avec quelques comitadjis et mit en fuite les Autrichiens, numériquement beaucoup supérieurs, en les attaquant avec des grenades. Pendant la bataille du Tzar, il eut comme mission de se maintenir coûte que coûte sur une côte près de Zavlaka. Malgré trois attaques furieuses de l'ennemi, il remplit sa tâche et poursuivit ensuite les Autrichiens en fuite.

C'est alors qu'il fut blessé pour la première fois à Losnitza, mais malgré sa blessure il ne quitta pas le front.

Pendant la deuxième offensive autrichienne, on le voit partout inquiétant l'adversaire, à Patachnitza, à Kouriatchitza et ailleurs. Blessé grièvement pour la seconde fois, il n'attend pas sa complète guérison pour sortir de l'hôpital et participe à l'offensive victorieuse des Serbes en décembre 1914.

En 1915, Popovitch était avec ses camarades à la frontière serbo-bulgare, pour défendre la position de Vlasina. Il y reste jusqu'à la retraite à travers l'Albanie. Pendant cette dernière on le mettait toujours en avant pour frayer un passage aux troupes au milieu d'une population souvent hostile. Sa mission fut dangereuse et, une fois, il se trouva encerclé par les Albanais et ne se sauva que par son extrême hardiesse et sa présence d'esprit. Sur le front de l'armée d'Orient il occupa d'abord la ligne Florina-Goritza et, bien que sa ligne de retraite fût coupée par les Bulgares, il réussit à sauver ses hommes.

Naturellement il prit une part active au combat du Kaïmaktchalan, dans lequel il entraîna ses comitadjis qui débouchèrent les premiers sur le sommet de cette montagne. Nous le retrouvons aussi dans les luttes autour de la Tzerna Reka et c'est là qu'il trouva la mort, en défendant la position de Tzerna-Tchuké contre les Bulgares. Ceux-ci étaient beaucoup plus

nombreux que les Serbes et, pour relever le courage de ses soldats, Vouk prend le fusil. Son bras droit est cassé par une grenade, mais il reste à son poste et continue à tirer avec le bras gauche. Un Bulgare, embusqué derrière un rocher, l'abat d'un coup tiré à bout portant. « Ne me laissez ni mort ni vivant entre les mains des Bulgares, et vive la Serbie libre ! » crie-t-il, et il expire.

Vouk-Popovitch, de grandeur moyenne, de corpulence assez forte et d'une figure quelconque dans laquelle brillaient cependant deux yeux vifs et d'une grande intelligence, fut un compagnon doux et aimable, mais d'une sévérité impitoyable dans le service. Il ne pardonnait jamais les fautes commises et punissait de la même façon soldats et officiers. Ses troupes étaient les plus disciplinées, car il savait que seule une forte discipline raisonnée maintient le moral des soldats. Il fut craint, mais respecté en même temps parce qu'il était d'une impartialité exemplaire. Il payait toujours de sa personne, et, souvent, il combattait au premier rang. C'est pour cela qu'il était adoré par ses soldats. Ceux-ci croyaient à sa bonne étoile parce que, toujours, il trouvait moyen de mener à bonne fin les entreprises les plus difficiles. Il prévoyait tout, et un de ses collaborateurs me dit un jour : « Lorsque je suis avec Vouk, je n'ai pas besoin de penser, c'est lui qui le fait pour nous. »

Aujourd'hui ce chef est mort, tué par une balle

bulgare. Les gosses savent ce qu'il était pour leur patrie, et voilà pourquoi leurs grands yeux ne peuvent pas quitter le cercueil drapé aux couleurs serbes.

L'archimandrite a terminé son oraison funèbre et six lieutenants-colonels s'avancent pour porter au corbillard le cercueil. Devant l'église stationne une foule compacte, et deux musiques militaires, l'une serbe, l'autre italienne, jouent des marches funèbres. Lentement, l'immense cortège se met en route à travers les rues boueuses de Salonique. Les trams s'arrêtent et les innombrables militaires saluent le mort qui passe. Devant le corbillard marchent ceux qui furent les camarades de Vouk. Ils sont silencieux, mais leurs yeux et leur bouche crispée disent combien eux et toute la Serbie regrettent ce cœur brave et ce brave cœur qui a cessé de battre.

Bitolj. - Bombardement du quartier turc.

Bitolj. - Distribution de pain le 20 novembre 1916.

DANS UNE VILLE BOMBARDÉE

Monastir-Bitolj, le 13 décembre 1916.

Je suis à Monastir-Bitolj, que les armées alliées ont reprise aux Bulgaro-Allemands le 19 novembre dernier. C'est une ville ouverte nullement fortifiée et les positions militaires se trouvent toutes en dehors de son enceinte. Cependant, depuis qu'ils ont perdu cette ville, les Bulgaro-Allemands n'ont pas cessé de la bombarder au moyen de canons et d'avions. Il est vrai qu'ils visaient surtout les faubourgs et l'entrée de la ville, où ils pouvaient supposer des campements de troupes ou des positions d'artillerie. Depuis quelques jours, ils ont changé de tactique. Ils envoient des shrapnels en pleine ville et, depuis hier, ils bombardent le centre de Bitolj avec des obus de 210. Il y a cependant un paragraphe de la convention de La Haye de 1907 que les empires centraux ont signée, qui défend formellement le bombardement des villes ouvertes. Mais cette convention de La Haye est un chiffon de papier qui a été déchiré par eux comme tous les autres du même genre.

J'ai été réveillé ce matin dans la maison privée que j'habite, au centre de Bitolj-Monastir, loin de tout

établissement militaire, par un bruit épouvantable. Un gros obus ennemi avait fait dégringoler une maison toute proche de la mienne. Ce premier obus est suivi par une douzaine d'autres tombant tout autour de ma maison et faisant pleuvoir sur nos murs et notre toit une véritable grêle de pierres et d'éclats de métal. Ensuite les obus tombent plus loin et, enfin, après une heure de bombardement, un silence relatif se fait, coupé seulement de temps en temps par l'éclatement de shrapnells, qui explosent dans les rues et sur les places publiques. Les habitants s'étaient terrés dans leurs caves ou plutôt dans ce qu'ils appellent des caves, c'est-à-dire de simples souterrains non voûtés, couverts seulement d'un plafond en bois. Un gros obus de 210, comme ceux qu'emploient les Bulgaro-Allemands pour bombarder Bitolj, y pénètre comme dans un morceau de beurre après avoir traversé toute la construction légère qu'on appelle en Orient une maison en pierres. Mais cependant ces «caves» donnent au moins un semblant de sécurité à cette population affolée de vieillards, de femmes et d'enfants, et c'est déjà beaucoup. Un grand nombre de Monastiriotes cherchent un abri dans les églises, qu'ils croient assurées contre les projectiles de l'ennemi, et, jour et nuit, les temples sont pleins de gens qui s'imaginent pouvoir échapper à la mort en se faisant aussi petits que possible.

Je profite de la première accalmie pour sortir et

pour constater les dégâts. Seuls des soldats, habitués aux marmites, traversent tranquillement les rues. De temps en temps je rencontre une civière portée par deux hommes, sur laquelle gît un corps de femme ou d'enfant couvert de sang et suivie par quelques parents désolés. Ce sont des victimes de la non-obéissance des Bulgaro-Allemands aux conventions et lois de la guerre, que l'on porte à l'hôpital grec. Voilà un beau bâtiment troué du haut en bas par un obus et dont toutes les vitres sont cassées. J'y entre et, dans la cave, je trouve une immense flaque de sang. Une mère, avec ses trois enfants, s'était réfugiée là. Elle avait un nourrisson au sein et ses deux mioches plus grands s'étaient heureusement cachés dans ses jupes. Elle les tranquillisait en leur disant qu'ils étaient à l'abri dans la cave, lorsqu'un 210 est venu éteindre ces quatre vies innocentes.

Je suis maintenant devant l'hôpital français. On déménage en hâte. Des éclats d'obus sont venus déranger les chirurgiens en plein travail dans leur salle d'opérations. Ils vont se loger dans les caves de l'hôpital grec, caves voûtées celles-là.

L'entrée de ce dernier hôpital est pleine de monde et quelques personnes pleurent désespérément. Ce sont les parents des blessés qu'on a apportés. Un jeune homme élancé, un collégien, demande timidement à un infirmier français qui passe: « Les deux jeunes filles sont-elles blessées très grièvement ? » Très

embarrassé, le brave poilu-infirmier répond: « J'ai peur qu'elles ne survivent pas », mais sa voix trahit qu'elles sont déjà mortes. « C'étaient mes sœurs », dit le collégien, qui s'en va en sanglotant.

Le bombardement recommence. Les quelques personnes qui s'étaient hasardées dans la rue regagnent précipitamment leurs caves. Je vais reprendre mes « observations de tir » depuis ma fenêtre, d'où l'on domine une grande partie de la ville. De nouveau notre maison paraît attirer les projectiles. Tout autour les maisons sont atteintes. Un obus tombe à dix mètres et j'en profite pour photographier son éclatement.

C'est midi, il faut aller à côté, au mess des officiers serbes, pour déjeuner. J'y vais par la rue déserte où je ne rencontre qu'un gosse qui, au milieu des explosions, offre aux passants, qui n'existent pas, des journaux serbes: « Pravda, Velika Serbia! » crie le gosse, qui brave les obus pour rapporter quelques sous à sa mère, tombée malade par suite des privations endurées.

La nouvelle phase du bombardement a cessé. Un pope suivi d'un homme qui porte un cercueil blanc, va enterrer en hâte la vieille femme tuée à côté de notre maison. Lui aussi tient tête à la mort pour gagner sa vie, car un shrapnell, éclatant au-dessus de lui, envoie une balle à travers la caisse vide destinée à la morte.

Vertekop. - Le lieutenant Michltch.

Ainsi toute la journée et toute la nuit, les ennemis des Serbes ont continué l'œuvre de destruction d'une ville ouverte jadis fort riche, mais aujourd'hui ruinée par l'occupation bulgare et par le bombardement. Le résultat de la journée fut: un soldat italien mort, un soldat serbe blessé, une vingtaine de femmes et d'enfants tués. Tout neutre que l'on est, on ne peut pas s'empêcher de trouver cela abominable. La guerre ne doit pas avoir pour but d'exterminer des innocents, mais de détruire des armées. Les Etats neutres devraient enfin sortir de leur réserve pour protester contre de tels massacres, car le jugement de l'histoire sera sévère, non pas seulement pour ceux qui les ont faits, mais aussi pour ceux qui les ont laissé faire sans protester.

UN COMBAT D'AVIONS

Sur le front serbe, le 20 décembre 1916.

Je suis allé à cheval dans un petit village, Kénali, récemment reconquis par les troupes alliées. Les paysans, des musulmans, sont revenus et réparent leurs maisons endommagées par le bombardement, ou vaquent paisiblement aux travaux des champs. Il fait beau et le soleil, encore chaud, éclaire la belle plaine de Monastir-Bitolj. Sans les quelques maisons démolies par les obus et sans une vingtaine de troupiers de passage, on pourrait se croire en pleine paix. Je descends de cheval pour m'entretenir avec les villageois sur ce que les Bulgares ont fait au cours de leur occupation de Kénali. Bientôt je suis entouré de gens qui, bien qu'ils n'aient presque rien pour eux-mêmes, tiennent à offrir quelque chose à leur hôte. Celui-ci m'offre des cigarettes algériennes que lui a données un soldat français, un autre m'apporte une écuelle pleine de lait caillé, etc. Tous m'expriment leur joie que les Bulgares soient chassés. Avant la guerre, leur village était l'un des plus riches de la contrée, il était renommé pour la qualité de ses bœufs et pour ses oies excellentes. Aujourd'hui ils n'ont plus

rien. Tout leur a été pris par l'envahisseur, qui ne payait presque jamais ce qu'il réquisitionnait. On ne leur a pas permis de couper les foins, de moissonner leurs céréales. Les Bulgares s'en sont chargés à leur profit. Par contre, les villageois ont dû travailler durement aux routes et aux fortifications et cela sans aucun dédommagement. Tout au contraire, ils étaient forcés de nourrir à leurs frais les soldats préposés à la surveillance de leur travail. Ils étaient en outre continuellement épiés par les comitadjis à la solde du fameux comité directeur de Monastir. Les emprisonnements furent nombreux. Un vieillard, Osman Mehemed, fut battu à tel point par les maîtres temporaires de la Macédoine, qu'il a dû garder le lit pendant quatre semaines, etc. Maintenant cette malheureuse population espère qu'on la laissera enfin travailler tranquillement sa terre. Elle a confiance dans les Serbes. Ceux-ci, pendant la courte période de leur occupation avant la guerre actuelle, ont été justes et n'ont pas tracassé les villageois.

Mais notre conversation est interrompue par une canonnade furieuse. Nous levons la tête et apercevons sur le ciel douze petites lignes noires, semblables à des corbeaux volant très haut, qui s'avancent vers notre village et qu'entourent de multiples coiffes de fumée blanche. Ce sont des avions allemands qui sont bombardés par les batteries anti-aériennes. Les lignes noires se rapprochent rapidement et nous

reconnaissons alors les silhouettes caractéristiques des « Taubes » de l'armée de Guillaume de Hohenzollern. Les aéroplanes sont maintenant sur nous et commencent à planer sur le village en décrivant de larges cercles. Tout à coup nous entendons le bruit spécial de la première bombe qui tombe. Cela ressemble à un coup de vent très violent et très court. La bombe éclate à environ 300 mètres de nous. Les canons, pendant ce temps, continuent à cracher des shrapnells, dont les balles retombent comme de la grêle sur les tuiles des maisons. Mais l'arrivée de l'escadrille ennemie a été signalée. Un « Farman » français vient et attaque hardiment les « Taubes » avec sa mitrailleuse. Cependant ceux-ci, beaucoup plus rapides que le biplan, ont bientôt raison de lui. Il est forcé de descendre et d'atterrir. Pourtant il reprendra plus tard son vol.

Les avions allemands, pendant tout ce temps, n'ont pas cessé de jeter des bombes, dont parfois trois tombent simultanément. Elles ont été lâchées ensemble par un déclancheur et éclatent à une distance d'environ vingt mètres l'une de l'autre et en ligne droite.

Un point blanc s'avance rapidement du côté de Monastir. C'est un Nieuport français, un appareil de chasse qui vient du front et dont le pilote n'hésite pas un instant à attaquer un ennemi douze fois plus fort. Il vole plus haut que les Allemands et fonce littéralement

d'en haut sur l'un des aéroplanes de l'adversaire. Sa mitrailleuse crépite et celles des Allemands répondent. L'avion attaqué cherche à s'évader, mais le Nieuport ne le lâche pas. Tout à coup ce dernier pique du nez. Il descend rapidement. Est-il touché dans ses œuvres vives ? Non, arrivé au-dessous du « Taube », il se redresse et sa mitrailleuse recommence à cracher. Malheureusement il est atteint une seconde fois et cette fois il descend définitivement et rapidement vers la terre pendant que son adversaire paraît avoir également du plomb dans l'aile. Le pilote français va atterrir à quelques centaines de mètres de nous. Il a à la tête une blessure qui n'est pas grave, mais le sang coulant dans ses yeux l'a empêché de continuer le combat. Il prendra sa revanche dans quelques jours.

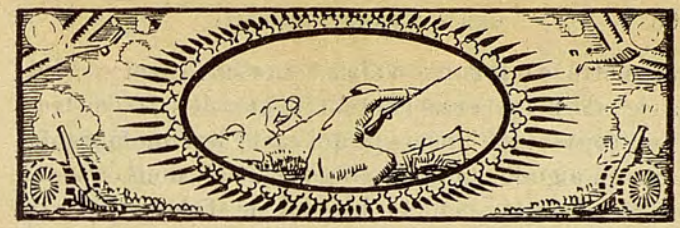
Après ce combat les avions allemands s'éloignent de Kénali. La plupart rentrent à Prilep. Deux s'envolent dans la direction de Batch, un autre pique vers Salonique. Est-ce l'avion-poste du roi Constantin, car ce dernier reçoit presque journellement ses instructions allemandes par des avions qui passent au-dessus du grand port de la Thrace ?

Avec les paysans musulmans je vais reconnaître les dégâts produits par le bombardement. On nous a jeté une vingtaine de bombes. Cependant le mal n'est pas grand : une vache tuée. Le propriétaire de la malheureuse bête procède immédiatement au dépècement de

l'animal et vend sur place de bonnes côtelettes. Tout de même ces braves paysans n'ont pas de chance. Même maintenant, on les inquiète encore avec des bombes d'avions. Mais que cherchaient donc les Allemands sur Kénali ? Il n'y avait aucun ouvrage militaire. Le raid était-il fait pour terroriser la population rurale ?

Le Floka.

Observatoire de la Drina au pied du Floka.



DEUXIÈME PARTIE

1917

SUR LE FRONT HIVERNAL

Sur le front serbe, le 28 janvier 1917.

C'est l'hiver cette fois. A la montagne c'est la neige, dans la plaine c'est ou bien la pluie et la boue, ou bien le froid et le givre. Je me trouve, comme d'habitude, avec l'armée serbe qui est au demi-repos, car, à part quelques escarmouches locales et de fréquents duels d'artillerie, il n'y a pas d'engagement de grande envergure, la saison ne le permettant pas.

Comme la boucle de la Tzerna, devenue célèbre par les communiqués officiels, ressemble à certaines régions

de notre canton du Valais ! Les montagnes nues, s'élevant jusqu'à une hauteur de près de 1.500 mètres, sont couvertes d'une neige qui cache les innombrables rocs en aiguille dont la présence a fait donner à une partie de cette contrée le nom de Tchuké *lépreux*. Je monte par des sentiers blancs et abandonne la direction à mon cheval, qui est un guide plus sûr que nos cartes copiées sur celles établies, dans le temps, par les Autrichiens. Le temps est à la neige et bientôt de gros flocons, poussés par le vent, nous fouettent le visage. De temps à autre on entend le bruit des coups de canon, très assourdi par le vent et la neige et qui semble un très lointain roulement de tonnerre.

Subitement surgissent devant nous, dans le tourbillon blanc, des formes noires marchant à la file indienne sur des sentiers de chèvres rendus invisibles par le tapis moelleux qui les recouvre. Quelques-unes tirent par la bride de petits chevaux ou des mulets chargés de bagages sur lesquels s'amasse la neige. C'est un régiment d'infanterie serbe en marche; il va occuper des positions dans la plaine afin de se reposer quelques jours. On se salue cordialement et l'on passe.

Nous arrivons aux vestiges d'un village où un combat épique fut livré. La fin du régiment que nous avons rencontré y est encore et se prépare à partir. Depuis le mois d'août dernier, ces gens sont au feu et c'est la première fois, depuis bientôt six mois, qu'ils jouissent d'un peu de repos et qu'ils n'entendent que

de très loin l'éclatement des marmites. Combien de leurs camarades, qui sont partis joyeusement pour reconquérir leur patrie bien-aimée, dorment-ils leur dernier sommeil sous les rochers du Tchuké, gardés par des centaines de mille corbeaux et des centaines d'aigles ? Vous le saurez après la guerre et vous serez surpris et émerveillés par les sacrifices de ce peuple héroïque.

Mais les nuages se déchirent et le soleil, timidement d'abord, ensuite énergiquement, envoie sur les pentes blanches ses rayons qui font fumer nos waterproofs comme des cuisines roulantes de poilus. Notre chemin nous mène toujours plus haut. Devant nous se découvre un panorama splendide. A gauche nous avons la plaine de Monastir avec son large ruban d'argent formé par la Tzerna Reka et limitée par les hauteurs neigeuses du Péristéri; devant nous ce sont les pentes du Tchuké arrondies par la neige; à droite c'est la vallée étroite de la boucle de la Tzerna, bleue et blanche, avec le Kaïmaktchalan, le Floca et le Starkov Grob, qui ferme l'horizon. C'est d'une beauté incomparable! Au loin, des « comorodjis » serbes cheminent en chantant la belle chanson mélancolique « tamo daléko » *(là-bas au loin)*, la chanson de la nostalgie du pays, composée à Corfou, en exil. Des troupiers français s'arrêtent. Eux aussi sont un peu des exilés. De blagueurs ils deviennent graves en écoutant ces voix purifiées par le clair soleil de l'hiver et, en

saluant, ils vous disent: « Quels braves gens que ces Serbes ! »

Bientôt notre chemin nous conduit dans un village occupé par les troupes alliées. Nous y arrivons en pleine bataille, mais une bataille amicale à boules de neige. Des zouaves français tiennent la crête que des comorodjis du troisième ban serbe, des « tchitchas » (des vieux), tendent d'enlever. La victoire reste aux Français et un vieux de la Choumadia, arrivé malgré tout sur la hauteur, se fait frotter d'importance avec de la neige fraîche. Mais les vainqueurs ne sont pas vindicatifs. Ils apportent du pinard, qui est fraternellement partagé avec les Serbes vaincus.

Nous montons toujours plus haut et atteignons bientôt les positions tenues par des forces alliées. L'ennemi commence à nous bombarder avec des obus qui éclatent en lançant dans l'air ensoleillé des gerbes de neige mélangée de terre. Nos canons répondent par une salve double et, au bout de peu de temps, les artilleurs de Ferdinand de Cobourg et de son allié Guillaume de Hohenzollern jugent plus prudent de se taire.

Que vous dire de ces vaillants soldats qui gardent le pays dans le froid et la neige, sur les sommets d'une montagne qui, à l'ordinaire, n'est visitée que par les aigles ? Je ne peux que vous assurer que leur santé est excellente et leur moral extraordinaire. C'est la certitude de la victoire, laquelle se dessine de plus en

plus clairement, qui leur permet d'affronter joyeusement les difficultés de cette campagne d'hiver. Ils auront bientôt leur récompense !

Le soleil commence à envoyer des rayons obliques. C'est le moment de descendre dans la plaine si nous ne voulons pas nous perdre dans les rochers. Nos chevaux de montagne, habitués à trotter même sur la neige, et parmi les pierres, nous amènent rapidement au village de la vallée au pied du Tchuké. Il fait presque nuit, mais malgré cela des voitures de toute espèce circulent en grand nombre sur une route improvisée pendant cette guerre. Elles apportent des vivres et des munitions à ceux qui se battent. D'autres camions passent en vitesse à côté de nous. Ce sont des camions italiens très forts et d'une fabrication admirable. Il est incontestable que l'automobilisme italien se distingue sur ce front. Ses voitures sont merveilleuses et les conducteurs de tout premier ordre

UNE NOUVELLE VISITE A MONASTIR BOMBARDÉE

Monastir-Bitolj, le 5 avril 1917.

Je suis de nouveau à Monastir-Bitolj. Depuis ma dernière visite, les Bulgaro-Allemands n'ont fait qu'intensifier le bombardement de cette ville ouverte. Les troupes alliées ont fait des progrès. Elles ont occupé Snegovo et Kieramaritza, deux positions importantes de l'ennemi. C'est pour se venger de ces échecs et parce qu'il comprend que la capitale de la Macédoine du Sud est définitivement perdue pour lui, qu'il cherche à détruire la ville et qu'il extermine ses habitants.

Mon arrivée dans la ville s'est effectuée sans encombre. Depuis que l'artillerie de Ferdinand de Cobourg est forcée d'exécuter un tir indirect, par suite de la prise des hauteurs au nord de Monastir par les Français, le pont près de la gare est moins bombardé. En débouchant dans la rue du Roi Pierre, la rue principale, je constate que le nombre des bâtiments touchés par les projectiles a beaucoup augmenté. Dans cette rue, il n'y a presque plus de maison qui n'ait reçu au moins un obus. Les vitres n'existent

Bitolj. - Quartier juif.

plus et l'on marche sur du verre pulvérisé. La maison privée où j'ai logé lors de mes dernières visites a reçu trois 210.

Mais ce n'est pas seulement cette rue qui a souffert du bombardement. Toutes les autres, les ruelles comprises, ont un grand nombre de bâtiments endommagés ou complètement détruits par la rage des Bulgaro-Allemands. A la Préfecture, j'apprends qu'environ deux mille cinq cents maisons ont été atteintes ou détruites par le bombardement.

Mon ancien logement n'étant plus habitable, j'accepte l'hospitalité que m'offre très aimablement le Docteur van Djik, de la Croix-Rouge hollandaise, dans l'école des sœurs de St-Joseph, transformée en hôpital pour les civils. Là, le docteur van Djik et ses sœurs hollandaises ont soigné, pendant près de quatre mois et sous la pluie des obus, la malheureuse population monastiriote. La mission hollandaise a accompli une belle œuvre et s'est dévouée bravement. Les Serbes l'ont reconnu officiellement, en conférant au docteur van Djik la médaille d'or de la bravoure et aux infirmières celle d'argent. Cette distinction est rarement accordée au personnel sanitaire serbe et n'avait jusqu'ici jamais été conférée à des étrangers.

Dans cet hôpital, le docteur me montre quelques rescapés des gaz des obus bulgaro-teutoniques. Ils sont encore bien faibles et leur figure est cyanosée. Ils se plaignent d'avoir mal à la gorge, de ne pas

pouvoir respirer librement et d'avoir l'estomac pesant. Quelques-uns prétendent que les gaz sentaient légèrement l'amande amère. Cela pourrait faire croire que ces projectiles contenaient de l'acide prussique. Mais ce gaz tue presque instantanément, alors que les victimes monastiriotes de la sauvagerie des Centraux et de leurs vassaux souffrent de trente à quarante-cinq minutes avant de mourir. D'après ce que j'ai vu sur les lieux mêmes du bombardement et les constatations que j'ai pu faire sur les débris des obus, le gaz employé doit être de l'oxyde de carbone ou un gaz analogue.

Le bombardement avec des obus à gaz est exécuté surtout pendant la nuit, lorsque les gens dorment dans les caves ou plutôt dans ce qu'ils appellent des caves. L'obus, en explosant, fait relativement très peu de bruit. L'explosion libère un tube entouré de lamelles formant radiateur et qui contient la matière qui développe les gaz. Ces derniers sont très lourds et se précipitent dans les caves, empoisonnant tous les êtres vivants qui s'y trouvent.

La plupart des victimes furent ainsi surprises dans leur sommeil. Dans la seule maison du Métropolite serbe, un beau bâtiment avec des souterrains spacieux, 37 personnes furent tuées lors du premier bombardement avec gaz, dans la nuit du 16 au 17 mars. Ce bâtiment, loin de toute voie de communication, paraît tout spécialement visé par les canons bulgares.

Chaque nuit deux ou trois obus à gaz tombent dans son voisinage. Il est vrai que l'église et l'école serbes, qui se trouvent à côté, ont encore plus souffert. Evidemment les sujets de Ferdinand le Félon veulent assouvir leur rage contre tout ce qui est serbe.

Depuis que Monastir-Bitolj a été libérée par les forces alliées, la statistique officielle des autorités serbes accuse 764 victimes civiles, dont 399 tuées et 365 blessées. Il y a 81 hommes tués, 92 femmes tuées, 115 enfants tués, 75 hommes blessés, 88 femmes blessées, 110 enfants blessés. De plus il y a 111 tués et 92 blessés sans indication de sexe. Je suis certain que cette statistique est incomplète, car malgré toute l'abnégation et le courage des autorités civiles, leurs organes ne peuvent pas être partout et dresser des actes authentiques dans une ville qui a reçu jusqu'à fin mars 5.285 projectiles de gros calibre, sans parler des innombrables shrapnells, bombes d'avions, etc.

J'ajouterai que, ces derniers temps, les Bulgaro-Allemands cherchent à détruire aussi la ville par le feu. Un nombre considérable d'obus incendiaires est lancé par eux. Les incendies qui se déclarent constituent un grave danger pour ce qui reste encore de cette ville jadis florissante, qui est presque complètement démunie d'appareils de sauvetage.

Enfin il faut insister sur le fait que toutes les parties de Monastir sont bombardées sans distinction. Les hôpitaux ne trouvent point grâce devant la rage

destructrice des artilleurs de Ferdinand de Cobourg et de Guillaume de Hohenzollern. Ainsi l'ancien hôpital grec, transformé en ambulance française, est presque entièrement détruit. L'hôpital de la mission hollandaise a reçu des obus et, pendant que j'y logeais, de multiples marmites ont explosé tout autour.

En tout cas il faut avouer que les Bulgares, par ce qu'ils ont fait pendant leur occupation et par leur bombardement destructif continuel, ont une singulière manière de prouver au monde que Monastir est peuplé par « leurs frères de race ». J'ai la conviction intime qu'aucun de ces « frères de race » ne veut plus rien savoir d'eux. Les Monastiriotes ont goûté du Bulgare, et cela leur suffit pour toujours.

Banitza.

UN ENTERREMENT

Salonique, le 11 avril 1917.

Nous avons enterré aujourd'hui le capitaine Martinet, un des chefs de l'aviation franco-serbe. Il a péri dans un stupide accident d'aérodrome. Chez tous ceux qui s'intéressent à l'aviation, le nom de Martinet évoque les débuts héroïques de la conquête de l'air par l'homme. Ne fut-il pas le glorieux vainqueur d'épreuves devenues légendaires ? N'était-il pas, malgré sa jeunesse, un des plus anciens aviateurs en service actif ?

Au commencement de la guerre européenne, Martinet part avec son appareil et se fait citer à l'ordre de l'armée sur le front français pour de nombreux exploits. Il va ensuite en Serbie avec la première escadrille française. C'est à Banitza, près de Belgrade, que j'ai fait la connaissance de cet enfant de Paris à l'entrain endiablé et au cœur d'or. Un jour, un avion austro-boche vient survoler la capitale de la Serbie. Martinet, sans s'habiller chaudement, saute dans son Farman et met en fuite le corsaire de l'air. Mais il a pris froid. Un grave accès d'albuminurie le force à aller se soigner en France.

A peine rétabli, il demande à repartir, et c'est de nouveau avec les Serbes, qu'il a appris à aimer, qu'il veut combattre. On accède à son désir et depuis lors il fut l'un des chefs techniques de l'aviation franco-serbe. Ce qu'il fut pour ses soldats, ses camarades français et serbes et pour ses supérieurs, son enterrement l'a montré.

C'est une délicieuse matinée de printemps. Les arbres fruitiers sont en fleurs et sur les pelouses d'un vert éclatant, les cyprès font des taches sombres. Sur la route de Zeitenlik, parmi les camions soulevant une épaisse poussière toute dorée par le soleil, de multiples autos filent vers le cimetière français aux innombrables croix. Dans les voitures il y a des officiers supérieurs français et serbes et des officiers aviateurs.

A l'entrée du cimetière, nous sommes reçus par le commandant Vitrat, l'actif et brave chef de l'aviation franco-serbe. Le Prince-Régent de Serbie s'est fait représenter par le commandant de la garde royale, le lieutenant-colonel Jifkovitch. La messe funèbre va commencer. Au milieu de l'église en planches peintes, le cercueil noir très simple disparaît sous un drapeau tricolore sur lequel on a posé la tunique ornée de la Légion d'honneur, de la Croix de Guerre et de l'Aigle blanc, ainsi que le képi du pauvre capitaine. Contre ce catafalque improvisé on a mis les nombreuses couronnes que soldats et camarades ont

apportées comme dernier salut. Il y en a d'émouvantes par leur simplicité. On sent que leurs donateurs sont de braves gens, peu fortunés, qui se sont cotisés pour déposer quelques fleurs sur le cercueil de celui qu'ils aimaient. Beaucoup de couronnes à ruban tricolore serbe.

Le prêtre, un aumônier de l'armée, commence la messe. Un simple poilu sert de diacre. Quatre jeunes soldats immobiles, baïonnette au canon, montent la garde autour du cercueil. Leur regard franc, dirigé droit devant eux, passe par les fenêtres de la baraque-église — et se perd dans la plaine brumeuse. Devant la mort, devant ce paysage féerique de l'Orient, ces jeunes gens pensent à ceux qu'ils ont laissés dans leur patrie, en France.

L'absoute est donnée. Des soldats empoignent le cercueil et le portent devant l'église. Une compagnie française et une serbe forment la haie. La musique de la garde royale serbe joue une marche funèbre. Lentement, le long cortège se met en marche. On traverse les forêts de croix, et les soldats noirs des régiments coloniaux s'arrêtent dans leur travail et saluent le mort qui passe.

Devant la fosse, les soldats déposent leur fardeau. Le Commandant Vitrat s'avance et dit toute la douleur qu'éprouvent les amis du défunt. « Nous sommes habitués à voir rôder la mort partout, mais malgré cela certaines morts nous révoltent. » Il retrace la

carrière brillante et trop tôt terminée du capitaine Martinet. Mais il ne peut pas maîtriser son chagrin quand il dit adieu à l'ami, au collaborateur, au brave qui a toujours su garder sa bonne humeur, même dans les moments les plus critiques. « Ami Martinet, adieu, nous ne t'oublierons pas ! » s'écrie-t-il avec des sanglots dans la voix.

Le Capitaine Bréditch, de l'armée serbe, salue le mort au nom des aviateurs serbes. Martinet fut un ami fidèle et sûr de l'infortunée Serbie. Il était aimé de tous. Les Serbes ne l'oublieront pas non plus et ils auront soin de cette tombe de l'enfant de France mort en pays étranger.

Maintenant les assistants défilent devant le cercueil, l'arrosent avec de l'eau bénite et vont serrer la main aux deux parents du défunt, deux sous-officiers de l'armée d'Orient.

Lentement, la foule s'écoule. Les officiers rentrent en ville en automobile. Sur la route de Zeitenlik le bruit des camions automobiles, formidables, couvre l'éclat de la salve que tirent soldats français et serbes sur la tombe du brave dont le cœur a cessé de battre.

Près de la sortie du cimetière, je passe à côté d'un jeune soldat. Je l'ai connu lui aussi à Banitza. Il a été sous les ordres du capitaine Martinet, il n'a pas voulu pleurer devant tout le monde et c'est pour cela qu'il est allé se cacher dans ce coin, où il peut laisser

couler librement ses larmes pour celui qui fut son chef adoré.

Martinet n'est plus, mais son souvenir restera vivant chez tous ceux qui l'ont connu. Ils se rappelleront souvent ce boute-en-train au cœur d'or, qui était toujours prêt à se rendre utile aux autres. L'armée serbe, elle aussi, se souviendra de ce courageux ami de France qui est mort à son service.

SILHOUETTE DE CHEF

Salonique, le 3 mai 1917.

La guerre mondiale a mis au premier plan un certain nombre de chefs militaires. Cependant ce nombre n'est pas aussi considérable qu'on aurait pu le supposer. Cela ne veut nullement dire que les Alliés et même leurs ennemis aient manqué d'hommes capables. Ils en ont eu et ils en ont encore en quantité, mais cette capacité, très répandue, fait justement qu'il est plus difficile pour un chef d'atteindre à la grande notoriété.

La Serbie, ce pays aux exploits si extraordinaires, s'est distinguée aussi par ses chefs, que leurs mérites ont rendus populaires dans le monde entier. Qui ne connaît le nom du vieux voïvode Putnik, lequel, malade, a préparé, souvent au lit, l'action victorieuse de l'armée serbe pendant la première période de la guerre ? Le nom de son successeur, le général Bojovitch, n'est pas inconnu non plus, car c'est en grande partie grâce à son talent d'organisation que les troupes serbes doivent d'avoir remporté de si étonnantes victoires. Tous ceux qui ont suivi les opérations dans les Balkans savent aussi quel rôle

important le vieux voïvode Stépa Stépanovitch y a joué. Silencieux, ne vivant que pour ses soldats et pour son pays, il a accompli des choses prodigieuses. Enfin le voïvode Jivoïn Michitch jouit à l'heure actuelle d'une renommée qui dépasse de beaucoup les cadres des armées d'Orient.

Jivoïn Michitch est un type de guerrier serbe et je ne puis résister à la tentation d'essayer de croquer pour mes lecteurs une silhouette de ce chef.

Je ne parlerai pas de ses exploits militaires. Ceux qui s'intéressent aux opérations militaires savent la part qui lui revient dans les victoires retentissantes de l'automne 1914 et dans celles remportées par l'armée serbe devant Monastir au cours des trois derniers mois de l'année 1916. Ce que je vais tenter, c'est une analyse psychologique de cet homme qui incarne merveilleusement toutes les qualités propres à la belle race serbe.

De taille moyenne, la figure coupée par une moustache grisonnante, le voïvode Michitch a l'extérieur des splendides paysans de la région de la Kolubara, dont il est originaire. Il est fils de paysan et il en est fier à juste titre. La vie l'a éloigné de la petite maison paternelle toute blanche au milieu d'un verger vert. Le voïvode Michitch est l'homme du monde le plus fin et le plus cultivé, mais son cœur est resté là-bas, dans les collines qui entourent la jolie ville de Valjevo.

Lorsque, à la fin de l'année 1914, le monde entier

applaudissait à la victoire presque miraculeuse de l'armée serbe, aux exploits de ses chefs, et spécialement à ceux de Michitch, celui-ci ne va pas se faire fêter à Belgrade. Il ne veut pas d'acclamations, pourtant justement méritées, et il va se reposer quelques jours chez son frère, un paysan, au milieu de la campagne hivernale.

Le voïvode Michitch est un modeste et un sage. Profondément religieux, mais nullement bigot, il est un excellent père de famille. Très affable, il reçoit les nombreux étrangers qui viennent le trouver et a pour tous un mot aimable. Cependant il est réservé et ne se donne qu'à ceux qu'il a reconnus comme de vrais amis. C'est encore là une des excellentes qualités qu'il tient de ses ancêtres paysans.

C'est un chef admirable, adoré de ses officiers et de ses soldats. Il exige une discipline stricte, mais il sait aussi encourager toutes les bonnes volontés. Le voïvode est très juste et tous ses subordonnés, jusqu'au plus humble soldat, savent qu'il écoutera leurs doléances et que, si elles sont fondées, il leur rendra justice. Le voïvode sait que seul un chef qui peut compter sur le dévouement de ses subordonnés, peut accomplir de grandes choses. Il traite ses officiers en collaborateurs et en amis, non en inférieurs. Lorsque l'un d'eux ou un soldat s'est distingué, il peut être sûr que son voïvode reconnaîtra son mérite et le récompensera. Est-il étonnant dès lors que tous

soient prêts à se sacrifier joyeusement pour leur chef bien-aimé ?

J'ai été bien souvent avec le voïvode Michitch dans les divers lieux où la guerre l'a forcé de planter sa tente. J'ai eu toujours l'impression d'être au milieu d'une grande famille. Seuls les grands chefs sont capables de créer un tel état d'esprit favorable, nécessaire même, au succès des opérations de guerre.

Pendant la bataille, le voïvode Michitch est calme. Sa parole brève et décidée est écoutée de tout le monde. En le voyant fumer tranquillement de nombreuses cigarettes, on a le sentiment instinctif que cet homme silencieux domine le combat et va mener ses troupes à la victoire.

Tel est le voïvode Jivoïn Michitch. Un vrai type serbe: un excellent cœur, un homme d'une intelligence supérieure et d'une énergie indomptable. Il a encore une très grande qualité: il a su rester simple et modeste malgré la gloire que sa brillante conduite lui a apportée.

BOMBARDEMENT DE NUIT

Sur le front serbe, le 10 mai 1917.

Je suis en pleine montagne, à plus de 1.700 mètres de hauteur, avec l'Etat-major d'un corps d'armée fameux (1re armée serbe). Depuis plusieurs jours l'armée serbe harcèle les Bulgaro-Allemands. Ceux-ci commencent à être énervés par ce formidable feu d'artillerie auquel ils sont exposés jour et nuit, et si les troupes avec lesquelles je suis n'ont pas encore enfoncé le front de l'adversaire, comme elles peuvent le faire si elles le veulent, cela provient du fait que, plus que jamais, les fronts alliés sont solidaires, et que seule leur action combinée peut amener de gros succès définitifs.

J'ai passé ma journée à l'observatoire, au milieu de la verdure fraîche et des jolies fleurs du printemps, autant à admirer le panorama splendide qui s'étalait devant moi qu'à suivre attentivement les opérations qui se déroulaient sur les positions d'infanterie serbes et bulgares. De longues bandes jaunâtres, longeant les crêtes des collines nues et s'engouffrant dans de nombreux rochers, représentaient les lignes ennemies. Des bandes semblables, mais coupées de trous noirs, indiquaient les positions de l'infanterie serbe. Toute

Le Prince Georges et le voïvode Michitch.

Le voïvode Michitch et son fils.

la journée des obus alliés ont éclaté sur les Bulgares, lançant en l'air de grosses gerbes de poussière et de fumée noire ou blanche. Les Bulgares n'ont que faiblement riposté.

Le chef de l'Etat-major m'avait dit: « Rendez-vous à l'observatoire après dîner, à 20 heures exactement. Vous allez assister à un spectacle peu ordinaire. »

J'étais au rendez-vous un peu avant l'heure indiquée. La nuit est venue sans lune, mais c'est une de ces nuits de printemps d'Orient où, malgré l'obscurité, vous distinguez les choses. Ainsi je vois très nettement devant moi les crêtes où, à cette heure, les Bulgares garnissent les tranchées pour être prêts à repousser une attaque nocturne d'infanterie. Les officiers de l'Etat-Major arrivent. Il fait assez frais sur cette montagne et le Serbe, tout en pouvant supporter de grands froids, est frileux. Enveloppés dans leurs grands manteaux kakis, sans signe distinctif du grade et doublés de fourrure chaude, ils grillent des cigarettes en consultant leur montre.

Tout d'un coup un triple éclair déchire la nuit, venant de notre droite. Il est suivi du « boum-boum-boum » caractéristique de la rafale des 75. Les obus éclatent directement sur les tranchées bulgares en produisant des lueurs fugaces mais très puissantes. C'est le signal. De tous côtés les canons de tout calibre crachent le feu et le fer. C'est un vacarme étourdissant, un roulement de tonnerre continu. Les obus

des obusiers de gros calibres passent au-dessus de notre tête en produisant ce hurlement lugubre du vent des nuits d'orage de novembre. Partout des éclairs contrastant avec la lueur tranquille et fixe des feux de bivouacs des troupes de réserve campées au versant de la colline qui nous fait face et, par conséquent, invisibles pour l'ennemi.

Ce feu d'enfer inquiète les Bulgares. Ils répondent bien par quelques coups de canon tirés sur des positions où ils supposent des batteries alliées. Mais ce sont surtout leurs mitrailleuses avec leur bruit caractéristique, que les soldats serbes appellent pittoresquement « le chta-chto » (que fais-tu là ?), qui entrent en action pour empêcher les Serbes de sortir de leurs tranchées. En même temps ils lancent d'innombrables fusées qui ratent souvent, qui s'éteignent trop vite et qui donnent une lumière extrêmement vacillante. Toute la crête est maintenant couverte d'un voile de fumée.

Subitement des détonations plus fortes se font entendre et, dans un grand éclair, on voit s'élever de véritables fontaines de poussière et de fumée. Leur bruit domine le tumulte du feu d'artillerie. C'est comme si l'on renversait à la fois un grand nombre d'énormes planches. Ce sont les « rovovatz », les canons de tranchée qui entrent dans la danse et envoient aux Bulgares leurs torpilles ailées.

Après une dizaine de minutes, un silence relatif se

fait. L'ennemi est nerveux. Il craint que ce soit maintenant le moment de l'attaque d'infanterie. Le nombre des fusées redouble. Les Serbes aussi en lancent, mais les leurs sont meilleures que celles des Bulgares. En fusée ordinaire, elles s'élèvent à une très grande hauteur et se transforment là en chandelles romaines maintenues dans l'atmosphère par un parachute et éclairant le terrain sur une étendue de deux kilomètres presque comme en plein jour. Sans cesse le feu des mitrailleuses éclate des deux côtés, « chtachto » du côté bulgare, « pch-pch » du côté serbe.

Les canons recommencent à tonner. De nouveau, pendant une dizaine de minutes, les tranchées de l'armée de Ferdinand de Cobourg sont couvertes d'une grêle de fer. Des shrapnells éclatent un peu plus loin dans l'air pour atteindre les réserves envoyées pour soutenir leurs camarades en cas d'attaque.

C'est fini maintenant. Les coups s'égrènent. « Allons dans nos tentes boire un verre de vin », me dit le chef qui commanda la manœuvre. Je jette encore un coup d'œil sur la vallée nocturne remplie de fumée et me demande combien de vies humaines se sont éteintes.

A PROXIMITÉ DES LIGNES ENNEMIES

Sur le front serbe, le 20 mai 1917.

Les Bulgares tiennent les crêtes des collines arides et rocailleuses. Ils ont creusé dans le roc des tranchées profondes défendues encore par des chevaux de frise, des rouleaux de fil de fer barbelé, etc. Jour et nuit l'artillerie serbe lance des milliers d'obus pour détruire ces travaux de défense et préparer ainsi l'attaque de l'infanterie, qui viendra à son heure. Pour le moment les guerriers du roi Pierre se tiennent tout près de l'ennemi dans des tranchées semblables à celles des Bulgares. Il y a des endroits où la distance qui sépare les deux adversaires ne dépasse pas vingt mètres.

J'ai voulu faire une visite à ces braves et voir en même temps sur les lieux les effets du bombardement. « Faites attention », m'a dit le colonel brigadier, « vous devez faire une descente à découvert. Vous êtes à portée des mitrailleuses bulgares. Descendez vite et à cinquante pas l'un de l'autre et, surtout, ne prenez pas de canne ! » Etonné par cette dernière recommandation, je lui en demande la raison. « Les Bulgares » répond-il, « croient la canne le privilège

de l'officier et, vous prenant pour un tel, ils vous tireront sûrement dessus. »

Vêtu d'une capote de soldat et sans canne, je m'engage avec mes compagnons sur ce fameux chemin battu par les mitrailleuses ennemies. Marchant à cinquante pas l'un de l'autre, nous attendons le « pcht » caractéristique qui frappe le sol et soulève la poussière, sachant d'ailleurs que les coups visés ne sont pas dangereux et que seules les balles tirées à une distance supérieure à 500 mètres et lâchées au hasard, risquent d'atteindre les piétons isolés. Mais les Bulgares nous prennent pour un gibier dont la chasse ne vaut pas la peine. Leurs mitrailleuses se taisent et nous permettent d'arriver sans encombre dans le ravin, où nous sommes invisibles pour eux. Il faut maintenant grimper la colline rocheuse dont la crête est sillonnée par les tranchées des deux adversaires. La position est tenue par le IX^{me} régiment d'infanterie serbe, un fameux régiment commandé par un officier de grande valeur. En quelques minutes nous sommes au « gourbi » du commandant. Celui-ci est tout joyeux de recevoir des hôtes si près de l'ennemi. Son ordonnance nous sert le « slatko » (confiture) avec un verre d'eau, suivant le rite serbe, et ensuite nous apporte du café. Le Commandant tire sa montre, une montre suisse comme celles de la plupart des officiers et soldats serbes, et la consulte: « A 14 heures 40, il y aura un bombardement concentré du point X... Voulez-vous

le voir avec moi depuis mon observatoire, qui se trouve de trois cents à trois cents cinquante mètres de l'objet visé ? » me demande-t-il. Naturellement ma réponse est affirmative. On n'a pas tous les jours l'occasion d'assister à un bombardement intensif de si près.

Nous quittons donc l'habitation presque luxueuse du chef du régiment — les soldats l'ont bâtie en pierre — et montons vers la crête. Bientôt un court « boyau » nous mène dans une espèce de trou taillé dans le roc. C'est l'observatoire. Une partie du trou est couverte de troncs d'arbres, de pierres et de terre. C'est la « centrale téléphonique », où jour et nuit un soldat se tient accroupi avec son récepteur pour transmettre les communications des officiers observateurs. La paroi tournée vers l'ennemi est surmontée de cailloux assez distants pour qu'on puisse voir tout ce qui se passe devant. Des branches d'arbustes servent à cacher le haut des têtes des observateurs, qui formeraient une fameuse cible pour les multiples mitrailleuses bulgares dissimulées à courte distance derrière les grandes roches qui couvrent la montagne.

Devant nous, à peine à cent ou cent cinquante mètres, nous avons les tranchées serbes : des méandres jaunâtres ou des trous noirs creusés dans le roc. Quelque deux cents mètres plus loin le point X..., formidable redoute de l'ennemi sur laquelle va se déverser dans un instant la grêle des obus alliés. Pour le moment

c'est le silence avant l'orage, coupé seulement, de temps en temps, par la détonation sèche d'un fusil ou d'une mitrailleuse: un guetteur qui a cru remarquer quelque chose d'insolite dans les lignes de l'adversaire.

Tout à coup un hurlement sinistre se fait entendre au-dessus de nos têtes. C'est le premier projectile d'obusier qui est lancé. C'est le signal. Les obus arrivent maintenant de tous les côtés. Le vacarme est indescriptible. Le sifflement de locomotive du projectile fendant l'air se mêle au fracas de l'éclatement des autres. La redoute bulgare paraît être un volcan, d'où jaillissent des colonnes de poussière et de fumée blanche, grise ou noire. Les torpilles des canons de tranchées entrent aussi dans la danse. Avec un bruit terrible elles soulèvent, en explosant, de gros blocs de pierre et lancent vers le ciel de hautes fontaines, à forme élégante, de fumée noire.

Pendant dix minutes, des centaines et des centaines d'obus s'abattent sur la position bulgare. Elle est maintenant presque invisible, sous l'épais nuage de fumée qui la recouvre. Les canons se taisent, mais les mitrailleuses ennemies crépitent, car les soldats du Cobourg craignent une attaque d'infanterie ou une irruption de patrouilles dans leurs lignes. Les balles passent avec un sifflement strident au-dessus de nos têtes pour se perdre ensuite dans le ravin sans avoir fait de mal.

La trêve n'est pas longue. Un nouvel ouragan de fer et de feu s'abat sur les Bulgares. Vraiment je ne voudrais pas me trouver deux cents mètres plus loin, au point X... Les gens qui y sont doivent passer un mauvais quart d'heure.

Le bombardement est fini. Le soleil, qui s'était caché, réapparaît. Nous sortons de notre trou et écoutons les chansons de ces soldats qui ne peuvent pas se taire, même lorsqu'ils sont à quelques pas de la mort.

Jelak. - Etat-major de la 1re armée pendant le bombardement.

Guibech. - Obusier au tir.

DANS LA MOGLENA

Sur le front serbe, le 17 juin 1917.

C'est dans un village (Trésina) de cette grande vallée extraordinairement fertile qu'on appelle la Moglena. Moglena vient du mot serbe « magla », le brouillard; et en effet, il ne se passe presque pas de journée sans que nous ayons un orage ou sans que les sommets des montagnes abruptes du Kojuk, du Vetrenik, du Dobro-Polie, etc., qui dépassent 2.000 mètres d'altitude, soient cachés par les nuages. Mais ces pluies fréquentes ont rendu la terre tellement grasse et fertile qu'à certains endroits la végétation devient presque tropicale.

Notre village est un nid de verdure. Des mûriers, de superbes platanes séculaires, des ormes gigantesques marquent les places publiques. Leurs racines, formant de véritables bancs, servent de reposoir à la population musulmane mâle pour y philosopher toute la journée en fumant des cigarettes et en regardant passer l'eau grise de sable du ruisseau tumultueux qui fait marcher le moulin primitif du village.

Les maisons sont entourées de jardins presque sauvages. Seuls les mûriers sont quelque peu soignés, car leurs feuilles sont utilisées avec les branches de buis,

pour l'élevage du ver à soie, une des grandes ressources des habitants, qui donnent à ces insectes trois chambres de leur maison et se parquent avec leurs nombreux enfants dans la quatrième. Les pommiers, les pruniers, les noyers poussent à volonté et la vigne, aux ceps énormes, grimpe jusqu'à leur sommet et couvre parfois complètement des ormes dépassant 20 mètres de hauteur. Les fleurs sauvages, des orties, forment de véritables forêts et dans de gros buissons à verdure grasse brillent les innombrables fleurs, d'un rouge ardent, des grenadiers.

Derrière l'église, presque cachée par d'énormes arbres séculaires et entourée d'un cimetière où la végétation luxuriante couvre entièrement les tombes, se trouve l'école, un long édifice blanc primitivement bâti et occupé aujourd'hui par l'Etat-Major de la IIe armée serbe. Des ordonnances vont et viennent en faisant semblant de ne pas voir un petit vieillard robuste qui travaille seul à une table rustique plantée sous un bouquet d'arbres. Ce vieillard est habillé d'une drôle de façon. Il porte un complet kaki, pâli par des lavages successifs, à coupe moitié militaire, moitié civile. Ses petites jambes musclées sont chaussées de bottes noires beaucoup trop courtes. Une antique casquette anglaise, une « vieille crasseuse », couvre sa tête. C'est un homme ayant atteint la soixantaine. Petit, trapu, sur le crâne de rares cheveux coupés ras, il ressemble au bourgeois-paysan

des petites villes ou des villages. Une petite moustache blanche barre sa figure et ses yeux se cachent derrière un binocle cerclé d'or. Mais lorsqu'il enlève ce binocle, quels yeux vifs, clairs et bons illuminent cette figure de vieillard qui se porte bien!

Cet homme-là est le voïvode Stépa-Stépanovitch, le chef serbe admiré et vénéré de toute l'armée du roi Pierre. Il est moins connu à l'étranger, parce que trop modeste et quelque peu ermite. Les correspondants de guerre, ces grands faiseurs de renommée, ne l'approchent pas ou rarement et préfèrent la société d'autres chefs, plus brillants et plus causeurs. Mais tous ceux qui sont au courant de l'histoire militaire et stratégique des guerres balkaniques, savent quel rôle prépondérant le voïvode Stépa y a joué. N'était-il pas devant Andrinople, et n'est-ce pas à lui que les Bulgares doivent leur victoire la plus réelle et la plus retentissante ? Dans cette guerre, nous le voyons toujours là où le travail est rude, et il remporte des victoires décisives au Jadar et au Tser, et, plus tard, sur l'armée du général Potiorek. Sur le front de Salonique, on lui a confié une tâche difficile et ingrate: celle de défendre le front de la Moglena et d'attaquer, si possible, depuis la plaine l'ennemi retranché sur des montagnes d'un accès terriblement difficile dont les cimes dépassent 2.000 mètres. Le vieux guerrier s'est mis à l'œuvre. Et malgré les positions dominantes des Bulgares ses braves troupes sont déjà à Kotka,

à 1850 mètres, et il espère bien qu'un de ces jours Dobropolie va tomber et avec lui toute la ligne de défense bulgaro-allemande jusqu'à Prilep, et peut-être plus loin jusqu'à Babuna. Certes ce ne sera pas facile. La dernière jeunesse serbe sera encore rudement éprouvée sur ces hauteurs rocheuses ou dans ces forêts où l'œil de l'aviateur, cet auxiliaire si précieux du commandement, ne pénètre pas. Mais elle y fera la trouée comme elle l'a faite au Kaïmaktchalan. Stépa Stépanovitch croit en la victoire de ceux qui combattent pour leur liberté et pour leur bon droit, et il est pressé de rentrer dans son pays.

Tel est le militaire valeureux, mais l'homme n'est pas moins intéressant. Le voïvode est fils de paysans; il est en effet né près de Belgrade sur les hauteurs de Torlak, et son cœur est resté dans son petit village natal. Comme tous les Serbes de valeur, il est justement fier d'être fils de ces paysans dont les exploits ont étonné le monde et qui ont accompli cette retraite inouïe d'Albanie.

Le voïvode Stépa est un solitaire. Il aime à être seul et à travailler en plein air. La première fois que je l'ai vu, en octobre 1914 à Lipolist en Matchva, il s'était « retranché » dans un blockhaus fait de caisses à munitions sans toit. Cette fois il travaille sous les arbres, assis sur un pliant fabriqué par des soldats ingénieux. Ses officiers viennent le déranger seulement lorsque c'est absolument nécessaire.

Pendant la batallle du Trident.

Monastère de Kladerop.

Mais cette séparation du voïvode de ses troupes n'est qu'apparente. Dans ses promenades solitaires il visite tout et voit tout. Il sait par quelques paroles brèves encourager «ses» soldats. Car les soldats sont siens. Ce n'est que pour eux qu'il vit. Ce n'est que pour qu'ils puissent rentrer bientôt dans leurs petites maisonnettes blanches que ce vieillard sacrifie la santé de ses dernières années sur le front malsain de la Macédoine du Sud.

Stépa Stépanovitch est un sage. Il a voué sa vie à sa profession et à son pays chéri et il a méprisé les honneurs. Sa besogne terminée, il s'en va à pied, à pas lents, jeter le coup d'œil du maître sur tout ce qui dépend de lui. Je le vois traverser les ruelles du village. Des enfants turcs, qui ne parlent que le slave et qui sont blonds comme des Anglais, jouent dans le ruisseau. Le voïvode s'arrête: « Kako ce zovesch ? » (Comment t'appelles-tu ?) demande-t-il. « Achmed Redjan », répond l'enfant en faisant le salut militaire. Le maréchal sourit, caresse les joues rondes du bambin et s'en va songeur, de son pas lent. Ses bons yeux bleus humides regardent le ciel radieux du soir. Il pense à tous les gosses qui sont restés là-bas et dont beaucoup ne sont plus. Un soldat d'une trentaine d'années passe et le salue. Le chef ôte sa casquette à la manière civile et le regarde d'un air attendri: « Toi aussi, tu as laissé des enfants entre les mains de l'envahisseur. Pauvre homme, les reverras-tu ? » semble dire son regard.

DANS LES TRANCHÉES

Sur le front de la Moglena, le 18 juin 1917.

« La guerre est devenue une lutte sous-marine et souterraine. Ce n'est plus une guerre franche comme lorsque nous étions en Matchva. C'est une guerre de taupes », m'a dit l'autre jour un jeune et courageux commandant serbe dans les tranchées d'avant-garde au pied du Kojuk. Sa voix exprimait tout le regret qu'éprouve cet homme, qui fait la guerre depuis octobre 1912, d'être condamné à cette lutte où manquent l'espace et l'air.

Ma foi, je le comprends. En Matchva, c'était la guerre de mouvement, on était en pleins champs ou en pleins bois. Le soleil inondait l'atmosphère et les jambes de ceux qui voulaient pousser en avant n'étaient gênées par aucun « boyau », par aucun ouvrage artificiel. La place pour reposer leurs corps n'était pas mesurée à ceux qui tombaient, et leur regard de mourants voyait tout le ciel.

Il y avait bien déjà des tranchées mais, comparées aux tranchées actuelles, elles étaient bien peu sérieuses; un talus de terre surmonté d'un toit fait de branches d'arbres et de quelques mottes de terre ;

entre les deux un espace libre pour les observateurs qui ne prenaient pas trop de précautions pour se dissimuler.

C'étaient plutôt des abris momentanés. Aujourd'hui c'est bien changé. On est dans une sorte de fossé, juste assez large pour permettre de circuler. Il est bien souvent très profond et, pour voir ce qui se passe au dehors, il faut monter quelques marches taillées dans le rocher. Le haut de la tranchée est formé par des pierres ou des sacs de sable entre lesquels on a ménagé des meurtrières pour y passer les fusils et pour observer ce que fait l'ennemi. Des abris taillés dans le roc ou construits avec des troncs d'arbres, de la tôle, des pierres et de la terre, servent aux soldats qui ne sont pas de garde à se reposer et à dormir.

Telles sont les tranchées où j'ai rencontré le commandant qui regrette la campagne de la Matchva. Nous sommes très près des Bulgares. En regardant par une des meurtrières, je vois devant moi dans l'herbe de la pente une sorte de ruban rouge-jaunâtre : la première ligne ennemie. Derrière, un peu plus haut sur la montagne, un village presque entièrement détruit par le feu de l'artillerie.

Les tranchées bulgares, en bandes presque ininterrompues, escaladent la montagne et s'enfoncent dans des rochers gris. Les cimes d'une petite partie des montagnes sont visibles, lorsqu'on lève les yeux, mais l'horizon est cependant bien restreint.

Peu de monde dans la tranchée. Quelques guetteurs immobiles à côté d'un créneau où repose le fusil prêt au tir. A leur portée, des tubes lance-fusées. Pendant des heures, ces sentinelles ne quittent pas des yeux le secteur de la tranchée ennemie dont la surveillance leur est confiée.

Dans les abris, les soldats se reposent. A quinze ou vingt ils sont étendus ou accroupis dans ces cavernes dont le plafond bas ne permet pas de se tenir debout. Quelques-uns dorment, d'autres fument et lisent les rares journaux qu'on se passe de main en main. Seuls ceux qui ont vu ces troglodytes modernes savent quel plaisir peut procurer un bout de papier imprimé ! Les poilus rempliront les tranchées pendant la nuit, lorsqu'une attaque de l'adversaire est attendue. Ils resteront des semaines entières dans ces fossés sans se déchausser et, lorsqu'ils iront à l'arrière, ayant été relevés par d'autres, leur plus grand plaisir sera de marcher pieds nus dans l'herbe moelleuse.

De temps en temps un coup de feu éclate. C'est un guetteur qui a cru voir quelque chose d'insolite et qui avertit les Bulgares de rester tranquilles. Mais maintenant des balles passent, pressées, par-dessus nos têtes en sifflant. Une mitrailleuse bulgare crache sur une estafette qui a trouvé les boyaux d'accès trop sales et qui s'avance en courant à travers le pré. Elle arrive sans accident et un peu essoufflée mais,

souriante, elle nous affirme que « si ces imbéciles visent, il n'y a pas de danger ».

Le colonel commandant du secteur, qui est avec nous, trouve qu'il faut un peu « énerver » les soldats du Cobourg. Par téléphone, il ordonne à l'artillerie de lancer quelques obus de 75 et de gros calibre sur les lignes qui nous font vis-à-vis. Ces bonbons doivent arriver chez les Bulgares dans cinq minutes. La montre à la main, je me poste à une meurtrière et, à la seconde fixée, le premier projectile s'amène en hurlant. Les autres le suivent sans interruption. Quelques soldats sont sortis pour observer le tir. C'est leur seule distraction ! « Mouche ! » clament-ils joyeusement lorsqu'un obus « tape » bien dans la tranchée de leurs ennemis. Les Bulgares ne répondent pas, mais le colonel me dit tranquillement : « Dans trente minutes ils nous bombarderont. C'est leur heure. Maintenant ils dorment encore. » Trente minutes après, nous étions installés dans les abris pour laisser passer les marmites bulgares fabriquées en Allemagne.

A MONASTIR-BITOLJ

Monastir, le 5 août 1917.

Après cette guerre, deux villes resteront comme les types des cités martyres contre lesquelles la rage de l'ennemi s'est acharnée: Reims pour l'Occident, Monastir-Bitolj pour l'Orient. Evidemment Reims est beaucoup plus grande et beaucoup plus connue que la capitale de la Macédoine du Sud, mais cela n'empêche pas que cette dernière endure le même martyre que la fière ville française. Je crois même que les victimes civiles de Monastir sont plus nombreuses que celles de Reims.

Je suis de nouveau à Monastir. C'est une belle journée d'été. Je me promène à travers les rues et je constate qu'il n'existe plus à Bitolj de maison qui n'ait pas été touchée par le bombardement. S'il y a relativement peu de maisons entièrement en ruines, cela provient uniquement de la légèreté de leur construction. Bien des projectiles passent à travers les murs minces sans exploser et, s'il y a explosion, l'effet est moindre. La population civile vaque à ses affaires. Des ménagères viennent acheter les rares légumes que les paysans apportent en ville. Des

A Bitolj.

femmes lavent du linge dans le Dragor pendant que leurs enfants jouent dans la rue. Quelques boutiques sont ouvertes. On y vend de la vieille camelote que le pillage bulgare a épargnée, du tabac ou bien de petits bijoux en filigrane fabriqués sur place. Les volets de tous ces magasins ne sont qu'à moitié levés pour être baissés plus vite quand le bombardement recommence. Des gosses vendent dans les rues des journaux serbes et français. Quelques petits « lustros » — les cireurs de bottes — gagnent quelques sous avec les soldats qui se font nettoyer leurs « godillots » poussiéreux.

Mais toute cette population — il y a encore entre 20.000 et 28.000 habitants en ville — est morne et nerveuse. Les enfants mêmes ont désappris le rire. Il y a trop de deuils, trop de ruines, trop de souffrances ! Le nombre des victimes civiles du bombardement est bien supérieur à mille. Le séjour prolongé des Monastiriotes dans les caves dépourvues de toute installation hygiénique a développé dans une mesure effrayante les maladies consomptives telles que la phtisie. La promiscuité dans les caves a eu également comme conséquence de propager certaines maladies contagieuses. Il est vrai que les autorités militaires et civiles serbes et françaises font tout ce qu'elles peuvent pour améliorer la situation, mais leurs moyens d'action sont bien restreints dans cette ville orientale coupée du monde par le bombardement

d'un ennemi qui ne respecte pas les lois de la guerre. Pourquoi n'a-t-on pas évacué la population civile de Monastir ? D'abord parce qu'il serait bien difficile de trouver encore de la place pour ces 20.000 malheureux. Les villes et même les villages de la Macédoine occupée par les Alliés regorgent déjà de réfugiés serbes, macédoniens et grecs de Bulgarie ou d'Asie Mineure. Et ensuite ces infortunés tiennent au dernier bien qui leur reste: leur maison, qui est souvent une masure, trouée par les obus. Ils aiment mieux être tués sur place que de partir. C'est compréhensible, c'est la mentalité des pauvres gens pour lesquels le sort n'a jamais été très clément.

Pendant que je me promène dans les rues et interroge les gens, les Bulgaro-Allemands bombardent la périphérie de la ville. Mais maintenant ils commencent à envoyer des obus de tout calibre en plein centre. Les projectiles passent en sifflant au-dessus de nous pour démolir quelques maisonnettes de plus et pour éteindre encore quelques vies innocentes. Comme par enchantement les rues se vident et les habitants gagnent précipitamment leurs caves, où les gaz asphyxiants iront les retrouver. Pan ! A 50 mètres devant moi, une jolie bâtisse bien construite s'effondre. Un 150 a « tapé » en plein dedans. Il y a déjà des victimes. Des gosses ne forment plus que des paquets de chair sanguinolente. Qu'ont fait ces pauvres enfants à Guillaume de Hohenzollern et à Ferdinand

de Cobourg ? Que ceux-ci prennent garde que l'histoire ne leur donne pas le surnom de « tueurs d'enfants ! » Vraiment, à quoi rime ce bombardement d'une ville ouverte ? A maintes reprises j'ai constaté moi-même que la ville de Monastir n'abrite aucun canon. Est-ce la joie de faire du mal qui pousse les artilleurs ennemis à exterminer une pauvre population civile qui avait déjà assez souffert de la guerre ?

L'INCENDIE DE SALONIQUE

Salonique, le 20 août 1917.

J'ai vu la chose la plus fantastique, la plus terrifiante que l'on puisse voir. J'ai vu brûler tout le centre de Salonique, ville hier encore riche et prospère, aujourd'hui complètement ruinée. On estime qu'environ 80.000 personnes ont perdu leurs habitations et leur fortune. Des gens qui avaient des millions engagés dans le commerce ne possèdent plus à l'heure actuelle que la chemise qu'ils portaient sur leur corps. J'essayerai de décrire ce que j'ai vu dans la nuit terrible du 18 au 19 août.

Le 18, à 6 heures du soir, je sors en automobile. Je vois au-dessus du centre de la ville une épaisse colonne de fumée brun-jaunâtre poussée vers nous par un vent violent. Il y a donc un incendie en ville et il doit être important. La chose est grave, car Salonique manque d'eau. Arrivé en ville, je rencontre l'aimable directeur de *L'Echo de France* de Salonique, qui est en même temps correspondant de guerre de grands quotidiens parisiens, M. Jules Rateau: « C'est inouï », me crie-t-il, « le spectacle que je viens de voir. Mille maisons sont en feu et la population fuit éperdue. »

L'Incendie de Salonique.

J'arrête mon auto et je décide d'essayer d'arriver à la maison de ma « popote », située au centre de la ville, près du marché couvert. Je m'engage dans la rue Venizelos. Un courant de fuyards arrive en sens inverse. Des hommes portant des ballots, des femmes avec des ustensiles de cuisine dans les bras, des enfants qui pleurent et s'accrochent aux habits de leurs parents. Des chariots chargés de meubles disparates et conduits dans la foule grouillante par des cochers suant et jurant. La rue est déjà envahie par la fumée, au travers de laquelle on distingue la lueur rouge des flammes. Avec peine j'arrive à ma maison et, aussitôt, je monte sur le toit. Quel spectacle ! La ville brûle depuis le haut. L'incendie est déjà descendu tout près de la rue Ignatia, l'ancienne *via Ignatia* des Romains. Des bâtiments flambent à trois cents mètres de ma maison. Le soleil s'est couché et sur le fond bleu-noirâtre du ciel crépusculaire tranchent la fumée noire, chassée en tourbillon par le vent du Vardar, et les flammes énormes. Des gerbes d'étincelles et des flammèches passent au-dessus de ma tête.

Si le feu dépasse la rue Ignatia et atteint le marché couvert, tout le quartier du centre, le cœur de Salonique, est perdu ! Et les flammes se rapprochent de plus en plus de cette ligne fatale. Voilà la grande maison de l'armurier qui flambe. Les provisions de cartouches explosent, et à côté du bruissement des

flammes éclate un vacarme semblable à celui d'une bataille. On vient me chercher pour dîner. Notre cuisinier, sachant la maison condamnée, a héroïquement préparé le dernier repas de notre popote ! Nous n'avons plus besoin de lampe dans la pièce, où nous mangeons rapidement une excellente soupe aux tomates et un pilaf succulent arrosé de notre meilleure bouteille de vin — comme cela du moins nous sauvons ce bon jus ! La lueur de l'incendie nous fournit un éclairage fantastique qui augmente à chaque minute. Le repas terminé, vite à l'observatoire. La nuit est venue, le spectacle est encore plus terrifiant et, en même temps, plus féerique que tout à l'heure. L'incendie s'est rapproché sensiblement, il est à 150 mètres de nous et, vers le sud, il a dépassé déjà la rue Ignatia. Le vent souffle encore plus fortement. Les cyprès, un des orgueils de la « Perle de l'Egée », se courbent et s'enflamment subitement. C'est alors une immense flamme qui monte au ciel pour s'éteindre immédiatement après en laissant un squelette noir — tout ce qui reste de ce qui était, quelques minutes avant, un bel arbre. Des centaines de corbeaux, des hirondelles, des pigeons volent, effarés, dans la fumée et les étincelles qui deviennent de plus en plus nombreuses et tombent sur les toits des maisons bâties surtout en bois. Mais, au lieu de se sauver vers la mer, ces oiseaux se jettent dans les flammes. Cherchent-ils à sauver leurs petits ? La

mosquée devant moi prend feu. La pointe de son fier minaret blanc est en flammes. On dirait une grande chandelle. De temps en temps une latte de sa toiture se détache en feu et tombe dans la rue, portée par le vent. C'est comme une fusée d'un feu d'artifice. Mais quelle orgie de couleurs! Du jaune, de l'orange, du blanc, du rouge-sang. Les flammes éloignées et qui sont séparées de moi par un épais rideau de fumée paraissent rouge-pourpre. Toute l'atmosphère vibre et est remplie d'un bruit sourd indescriptible.

Tout à coup, à droite de ma maison de l'autre côté de la rue, un petit foyer de bois en ignition se forme sur le toit d'une cabane du marché couvert. On peut encore facilement l'éteindre. De toute la force de mes poumons, je le crie aux soldats qui forment la garde. Mais ceux-ci ont leur consigne, ils ne bougent pas. Un coup de vent et l'incendie éclate embrassant, en une minute, tout le marché avec ses magasins de tapis, ses bijouteries, etc... Ma maison commence à griller, il faut descendre. Encore un coup d'œil et je quitte la maison qui, deux minutes après, brûle comme une boîte d'allumettes.

Dans la rue, fantastiquement éclairée par les flammes du Marché, je contemple un tableau inouï. Des soldats qui montent la garde. D'autres qui sont venus en spectateurs. Des sinistrés qui passent avec un ballot sur l'épaule ou entre les bras. Quelques-uns se sont affalés sur leurs hardes. Ils n'en peuvent plus

et, hagards et sans prononcer une parole, ils regardent le feu.

Des voitures lourdement chargées se frayent un chemin. Des privilégiés, fonctionnaires du gouvernement grec, ont trouvé une auto qu'ils ont remplie de malles élégantes, de cartons à chapeaux, etc... Les trottoirs sont encombrés de meubles, de malles, de machines à coudre, abandonnés par leurs propriétaires qui ont pris la fuite lorsqu'ils ont vu les flammes se rapprocher. Des gendarmes emmènent des pillards. Partout des tonneaux enfoncés qui laissent couler leur contenu que les rôdeurs, toujours à l'affût de telles occasions, boivent jusqu'à s'en griser. Un homme et une femme d'apparence aisée courent au milieu de la foule. La femme s'arrache les cheveux et plus elle hurle, plus l'homme rit d'un rire affreux de dément. Un petit chat se sauve d'une boutique en feu et se cache sous une planche qui va s'enflammer dans un instant. Un soldat français veut le sauver, mais l'animal, d'un bond, saute dans le brasier.

Par les rues encombrées de fuyards, de voitures de toutes sortes, d'automobiles, j'essaye d'atteindre le Quai. Plus je m'éloigne du Marché, plus les ruelles mal pavées deviennent obscures. Enfin j'y suis. Plongé dans une obscurité complète, le Quai grouille de monde. Des sinistrés lourdement chargés me bousculent. Des autos militaires, des camions recueillent la population désormais sans gîte. Ceux qui n'ont pas

encore eu la chance d'être pris par une auto ont remisé contre le mur du Quai leurs effets sauvés et attendent, résignés, leur tour. La Place de la Liberté est obscure, mais au bout de la rue Venizelos on aperçoit le Marché en feu. L'incendie descendra-t-il jusqu'ici pour anéantir les meilleurs immeubles de la ville, les hôtels Olympos, d'Angleterre, Bastasini, Floca, etc... ?

Je continue mes pérégrinations sur le Quai. La foule devient de plus en plus dense. Mais qu'est-ce que c'est, le feu serait-il déjà si près du Quai ? Le vent, qui a tourné, amène de lourds nuages très chauds chargés d'étincelles. Plus je m'avance, plus la chaleur et les étincelles augmentent. Il n'y a plus de doute, le Quai a commencé à brûler. Les bateaux en rade ont beau essayer d'envoyer, par de longs tuyaux accouplés, des torrents d'eau. C'est trop tard. Les bains Botton, les seuls convenables de Salonique, sont aux prises avec le fléau. En hâte et sous une véritable pluie de brandons et d'étincelles, de gros camions essayent de charger les effets des sinistrés qui encombrent la voie, mais beaucoup flambent déjà. Les gens courent affolés, quelques-uns avec leurs habits en feu que des soldats éteignent avec des couvertures. Je traverse ce lieu et j'avance vers la Tour Blanche. Je m'éloigne du feu mais la foule n'est pas moins compacte ici qu'au centre de la ville. Partout campent des familles entières, chassées par le feu et qui

n'ont pu sauver que quelques bagatelles. Cependant pas un cri, une résignation morne partout. Salonique, la ville convoitée, n'est-elle pas prédestinée à toutes les catastrophes ? Les fuyards ont envahi tout le quartier dit « des campagnes » et toutes les maisons s'ouvrent pour les recevoir. Dans la mienne il y a une trentaine de sinistrés. On couche les enfants sur des couvertures et on les tranquillise, car le bruit des explosions — les soldats font sauter des maisons au moyen de dynamite pour arrêter l'incendie — les effraye. Ils sont en sûreté maintenant, mais que fera-t-on de tout ce monde sans abri? Pendant la nuit le feu a continué son œuvre dévastatrice. Tout le centre, le Quai y compris, est anéanti. C'est un des plus grands incendies qu'on ait enregistré jusqu'à ce jour.

A Javotok.

A Sultanla Kurbelenl avec la Drina.

L'ESPRIT DANS L'ARMÉE SERBE

Sur le front serbe, le 29 septembre 1917.

Dans quatre semaines la Serbie entrera dans sa sixième année de guerre. C'est en effet le 19 octobre 1912 qu'elle a déclaré la guerre à la Turquie et depuis lors elle a combattu sans cesse car, même durant l'intervalle entre la paix de Bucarest et la guerre européenne, elle a dû se défendre contre l'agression dangereuse des Albanais, fomentée par l'Autriche-Hongrie. L'armée serbe est la doyenne des armées en guerre. Etonnamment victorieuse dans les guerres balkaniques, elle a connu, dans la guerre européenne, l'ivresse de la gloire, l'angoisse de la défaite et les pires souffrances d'une retraite à travers un pays hostile, glacé par la pluie, la neige et le froid. D'autres auraient abandonné la lutte; la Serbie, habituée au malheur depuis de longs siècles et riche d'une espérance magnifique et indéracinable, ne l'a pas fait. A Corfou d'abord, à Salonique ensuite, l'armée du vieux roi reprend des forces et se lance ensuite tête baissée contre l'ancien allié, doublement félon et secondé par les soldats de deux pays qui se sont révélés comme les plus cruels.

Le Kaïmaktchalan, réputé inexpugnable, tombe sous ses assauts furieux. Ensuite ce sont les positions ennemies de Gornidchevo, de Polog, de la Redoute, du 1212, etc., qui sont prises dans un élan héroïque et dont la chute ouvre aux Alliés les portes de Monastir. Mais les Serbes ont été éprouvés par cet effort presque surhumain. Pour reprendre haleine, leur petite mais glorieuse armée, décimée de nouveau par les rudes combats, doit s'arrêter. Depuis lors les Serbes et leurs fidèles alliés n'ont que peu progressé, à cause des événements de Russie et aussi, on est bien obligé de le dire, parce que l'Entente n'a jamais voulu reconnaître l'importance capitale du front macédonien.

Il ne faut cependant pas croire que les soldats serbes et leurs camarades français, anglais, italiens et russes soient restés inactifs. Ils ont opposé pendant tout ce temps une barrière infranchissable aux Bulgaro-Allemands et ont conquis, à maints endroits, des positions très fortes de l'adversaire. Les combats des Français pour la possession de Kieramaritza au nord de Monastir, ceux des Italiens autour de la fameuse colline 1050, ceux qui aboutirent à la prise de Kotka par les Serbes et bien d'autres engagements furent des plus sérieux.

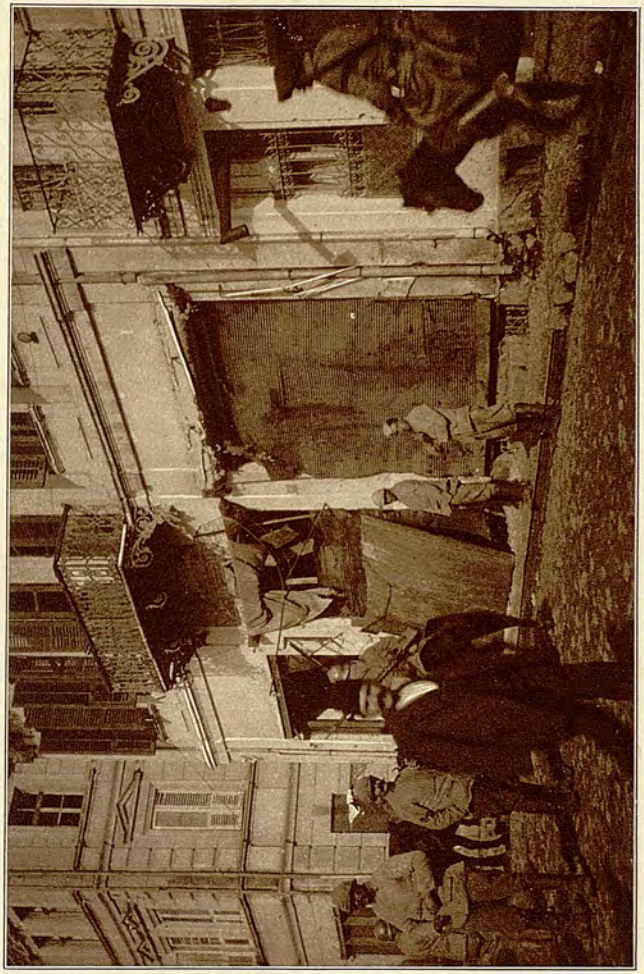
Quel est l'esprit qui règne dans la petite armée serbe au feu depuis cinq ans, chassée de son pays et dont les soldats savent quelles souffrances horribles endurent les leurs restés dans le pays envahi ? Moi,

qui parcours sans cesse le front serbe et qui, par conséquent, peux me rendre un compte exact de l'esprit qui anime les troupiers, je ne puis dire qu'une chose: il est étonnant !

Certes le soldat serbe, comme tout le monde, trouve la guerre longue, mais avec son bon sens inné, il comprend que cette longue durée est nécessaire pour abattre l'ennemi le plus redoutable que l'histoire des guerres ait connu. Il se rend aussi compte que la récompense de sa ténacité sera magnifique: la liberté définitive de son pays, qui aura enfin dans la Société des Nations la place à laquelle il a droit, et l'affranchissement de ses frères opprimés, qui formeront avec lui une grande famille démocratique. Chaque Serbe sur le front est conscient de ces buts et il tend vers eux avec ardeur, leur sacrifiant sa vie avec joie. Il sait que la récompense suprême l'attend: le gouzlar chantera dans le village les exploits et la gloire de ceux qui ont donné leur vie pour la liberté et l'union de la patrie. Il sait qu'il ne reste qu'une petite partie de la belle jeunesse qui a formé la glorieuse armée serbe de 1914 et de 1915. Très peu de ses camarades auront la grande joie de revoir leur village. Lui aussi dormira peut-être éternellement sous les rochers arides des montagnes de la Macédoine. N'importe, il est persuadé qu'un peuple comme le sien ne peut pas périr et que ses vertus doivent triompher.

Ce soldat est impatient d'aller à la mort. Le piétinement sur place lui pèse. Le soir, au soleil couchant, lorsque les monts lointains resplendissent dans cette lumière rose si singulièrement magnifique et spéciale à l'Orient, son regard est tourné vers eux et on y lit toute la nostalgie de l'exilé. Depuis que j'ai vu le soldat serbe au commencement de la guerre, il est devenu plus grave. Alors on pouvait croire l'armée serbe une armée de chanteurs. Tout le monde chantait et en toute circonstance. Aujourd'hui la chanson s'est endormie sur les lèvres du soldat et elle ne se réveille que quand il se croit seul et qu'il veut évoquer l'image de sa petite maison blanche entourée du jardin vert, ou encore lorsqu'il va à la mort dans la bataille.

Ce n'est pas seulement dans les combats que meurent les survivants du désastre de la Serbie. Il en meurt également beaucoup dans les hôpitaux par suite des privations sans nom qu'ils ont endurées. Ceux-là aussi s'en vont avec cette foi ardente dans l'avenir de leur pays. « Voyez-vous », me disait l'autre jour un brave médecin-major français, « ces pauvres s'éteignent doucement, il n'y a rien à faire. Ils ne se plaignent pas et, lorsque leur cœur a cessé de battre, il reste dans leurs yeux grand ouverts quelque chose d'étrange, de sublime: la certitude que leur mort n'est pas inutile pour la libération de leur pays. »



Pillage bulgare à Bitolj.

CE QUE LES GERMANO-BULGARES ONT FAIT D'UNE VILLE OUVERTE

Monastir-Bitolj, le 9 octobre 1917.

Par ces beaux jours d'automne je suis de nouveau revenu à Monastir-Bitolj. On ne reconnaît presque plus cette ville qui, jadis, était si jolie dans la vallée riante du Dragor. Il n'y a pour ainsi dire plus de maisons qui n'aient été touchées par les obus des barbares ennemis. Pourquoi les Bulgaro-Allemands s'acharnent-ils de cette façon contre une ville ouverte et, comme telle, protégée par les lois et conventions de la guerre ? Pourquoi tuent-ils par centaines (il y a jusqu'à maintenant environ 1.500 civils tués) ses pauvres habitants ? La réponse est simple. Les envahisseurs, ayant vu leur riche proie leur échapper définitivement en novembre dernier, veulent se venger et, ne pouvant pas atteindre leurs adversaires, pour le plaisir de nuire ils font souffrir tant qu'ils peuvent une population innocente qui ne sera pas bulgare. Espérant échapper ainsi au mépris universel, qu'ils sentent peser sur eux, ils ont voulu expliquer leur conduite aux neutres et au Pape, qui est si indulgent pour eux, et ils ont prétexté que leurs ennemis les

forcent à tirer sur cette ville ouverte en postant des canons dans la cité. C'est un mensonge de plus de leur part et ils le savent bien, car leur espionnage a fonctionné avec une rare audace et une grande précision à Monastir. J'ai bien été une dizaine de fois dans la ville bombardée et je l'ai parcourue dans tous les sens. Jamais il n'y a eu un canon allié au centre de la cité, endroit le plus visé par les artilleurs de Guillaume de Hohenzollern et de Ferdinand de Cobourg, que l'histoire appellera « les tueurs d'enfants ». Les Alliés, pour riposter aux obus ennemis, ont dû établir des batteries dans la périphérie de la ville. Les Germano-Bulgares le savent et ils n'avaient qu'à y envoyer leurs projectiles sans toucher la ville même avec ses enfants, ses femmes et ses vieillards. Comment expliqueront-ils le massacre de ces innocents dans les caves par les gaz asphyxiants ? Est-ce qu'ils voudraient prétendre qu'en envoyant ces engins, défendus par des conventions signées par eux, en plein centre de la ville ils atteindraient les artilleurs alliés se trouvant à des milliers de mètres de l'endroit visé ? Et comment peuvent-ils se laver de la honte de l'incendie de Monastir-Bitolj allumé par eux le 17 août 1917 ?

Ce jour-là ils ont commencé à bombarder le centre avec des shrapnells vers deux heures de l'après-midi. A cinq heures toutes les batteries ont ouvert le feu sur la ville sans discontinuer jusqu'à dix heures du

soir. Plus de 2.000 obus de tout calibre et de toute sorte furent ainsi lancés, et parmi eux beaucoup d'obus incendiaires. Le feu prit partout et le vent violent qui soufflait ce jour-là eut vite fait de propager l'incendie. Aucun secours n'était possible malgré les pompes à feu que les Serbes avaient installées en prévision de tels désastres, car les Bulgaro-Allemands arrosaient copieusement la zone embrasée avec des shrapnells et détruisaient les installations télégraphiques et téléphoniques à l'aide desquelles on aurait pu demander l'assistance des unités voisines. Tout le monde a dû se cacher dans les caves.

Il va sans dire qu'il y eut des victimes : huit personnes furent brûlées, vingt-six blessées par les flammes et vingt-deux tuées par les obus. Parmi toutes ces victimes on ne relève que quatre soldats, qui furent brûlés alors qu'ils essayaient de sauver des enfants. La vieille mère du professeur roumain Georgi et sa petite fille furent ensevelies sous les décombres de leur maison.

700 maisons sont ainsi devenues la proie des flammes. Elles se trouvent toutes au centre de la ville, à gauche de la rue du Roi Pierre (en allant vers le Dragor) et je puis affirmer qu'aucun canon allié ne se trouvait à proximité. Mais la destruction de canons n'était pas le but de cet acte barbare. Ce fut de nouveau la vengeance. Les aviateurs alliés étaient allés à Prilep et, dans cette ville évacuée par

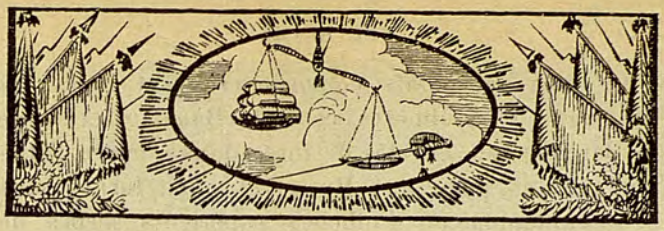
l'élément civil, ils avaient copieusement bombardé les établissements militaires; il paraît même qu'ils y avaient tué un général. C'est pour se venger de cette action purement militaire que les Bulgaro-Teutons ont cherché à châtier la population civile innocente de Monastir. Je ne suis pas partisan de représailles pouvant atteindre des non-combattants, mais en voyant de telles horreurs je me demande ce que les Alliés attendent pour faire subir le même sort aux villes allemandes et bulgares.

Malgré toutes les souffrances, environ 25.000 Monastiriotes n'ont pas voulu abandonner leur ville. Il y en a bien eu quelques milliers qui sont partis parce qu'ils se trouvaient sans toit à la suite de l'incendie. Les autres continuent à vivre, ou plutôt à végéter dans leur cité journellement bombardée. Dix mois de souffrances les ont rendus philosophes. Ils ont organisé, tant bien que mal, leur vie dans les caves malsaines, où la phtisie et les maladies contagieuses les guettent. Les plus hardis ont même recommencé le petit commerce et il est curieux de voir les petits magasins à moitié démolis par les obus ou le pillage bulgare, avec leurs rideaux en fer tordus à moitié relevés pour pouvoir être plus vite baissés lorsque le bombardement recommence.

Les enfants jouent dans la rue, mais silencieusement. Ils ont perdu leur gaieté naturelle depuis que de leurs petits amis périssent journellement, atteints

par les engins meurtriers de ceux qui ont prétendu être à la tête de la « kultur ». Une connaissance m'accoste. C'est un Serbe de Serbie dont la famille, composée de sa femme et d'un délicieux petit gosse de 8 ans, s'est installée à Monastir, fuyant le bombardement de Belgrade. Je lui demande de leurs nouvelles. Le garçon tué par un obus avec dix autres petits camarades alors que, insouciants, ils jouaient aux soldats dans la rue. Sa femme morte de chagrin. Pendant que nous causons, un bourdonnement bien connu se fait entendre, suivi bientôt des détonations des projectiles des canons anti-aériens. Ce sont des avions bulgaro-germaniques qui font leur tour de mort habituel sur la ville martyre. Tout près de nous leurs bombes éclatent et quelques minutes après on apporte, sur un brancard, le corps ensanglanté d'une mère qui allait chercher du lait pour son petit à la cantine du *Serbian Relief Found* anglais.

Le Pape et certains neutres oseront-ils encore plaider la cause de ces massacreurs d'innocents ?



TROISIÈME PARTIE

1918

UNE REVUE

Salonique, le 26 janvier 1918.

C'est un bel après-midi hivernal d'Orient. La plaine de Mikra avec ses innombrables tentes et baraquements paraît toute rouge sous le ciel bleu sans nuage. Dans la rade les grands bateaux s'estompent dans la brume qui monte de la mer. Sur la plaine des milliers d'hommes immobiles forment un grand carré. Ils sont jeunes, grands, beaux. Ils sont tout bleus depuis les bandes molletières jusqu'à la « chaikatcha »; seule une ceinture de couleur fauve leur barre la taille. Quels sont ces hommes ?

Ce sont les soldats yougoslaves, les Croates, les Slovènes, les Dalmates, ceux du Banat et ceux de la Barchka qui, enrôlés de force dans l'armée autrichienne, ont passé aux Russes et y ont formé, sous le commandement d'officiers supérieurs serbes de Serbie, une petite armée de héros dont les exploits en Dobroudja sont devenus légendaires. Lorsque, par la trahison des Lénine, Trotzki et des gardes rouges des soviets, la présence de ces braves sur le front russo-roumain ne fut plus utile, ils sont accourus pour combattre avec leurs frères serbes dans les montagnes de la Macédoine. Les voilà prêts à se battre de nouveau mais, avant de repartir pour braver la mort, ils vont défiler devant leur chef, celui qu'ils ne connaissaient jusqu'alors que de nom, devant le prince-régent Alexandre.

Quelques commandements brefs, les hommes présentent les armes, la musique joue le salut au drapeau et celui-ci passe devant les hommes immobiles pour se placer au milieu d'eux. Il est petit, ce drapeau aux couleurs serbes, mais combien sera-t-il vénéré par les générations futures de la Grande Serbie, générations pour la liberté desquelles ces jeunes gens ont fait le sacrifice de leur vie!

Voilà le prince Alexandre qui arrive. Dans son long manteau beige à parements rouges, avec son binocle de myope, il a la gravité d'un homme auquel la vie n'a plus rien à apprendre. Alexandre

Le Prince Alexandre et les colonels Georgevitch et Trifounovitch à Jelak.

Karageorgevitch, si jeune encore, a connu déjà toutes les souffrances, mais au lieu de l'aigrir, ses propres souffrances l'ont rendu compatissant à celles des autres.

De nouveau les soldats présentent les armes, et leur chef, le chef de la belle race, les harangue. Il leur dit tout son espoir dans l'avenir glorieux du peuple à trois noms, mais d'une seule âme. Il les remercie de leur sacrifice, sacrifice nécessaire pour faire enfin aux Serbes, Croates et Slovènes, la place à laquelle ils ont droit. Tout cela est dit simplement. Tous les regards sont dirigés vers lui et il semble que tous ces braves guerriers veulent graver profondément dans leur mémoire les traits de celui qu'ils voient pour la première fois et qui représente l'ensemble des aspirations séculaires de leur race.

Le prince et sa suite vont se placer à droite du champ. Des commandements secs et toute la masse bleue se range pour le défilé. La musique se place à la tête et... en avant. Le prince salue et les soldats passent fiers, magnifiques. Les derniers ont passé et les officiers yougoslaves viennent saluer leur chef. Pour chacun il a un mot encourageant.

Maintenant il s'achemine vers l'issue du camp, entouré des soldats qui viennent, sans peur, lui exposer leurs désirs. Le prince écoute avec simplicité et bienveillance. Aucun de ceux qui ont quelque chose à dire n'est éconduit. C'est un spectacle émouvant de

voir ce jeune chef entouré familièrement de ces soldats qui ont tout sacrifié pour l'union et la liberté de tous ceux qui parlent le serbe.

Le soleil se couche, inondant tout de ses rayons rouges. Des avions anglais planent dans l'air pur du soir et des milliers d'hommes exhalent tous leurs désirs dans ce cri: vive le prince Alexandre, vive le royaume à trois noms, mais d'une seule âme!

Quel enseignement et quel symbole !

LE GÉNÉRAL BOYOVITCH

Salonique, le 5 février 1918.

La petite armée serbe attend. Elle attend le moment où la situation stratégique de l'ensemble du front des Alliés de la Liberté et du Droit lui permettra, avec ses camarades français, anglais et italiens, auxquels se sont joints ceux de la Grèce, enfin libérée de son roi et de ses gouvernements traîtres, de bousculer les Bulgaro-Allemands et de rentrer victorieuse à Belgrade. Maintenant elle garde les positions reconquises au cours des chauds combats de l'automne 1916 et elle se prépare à étonner le monde comme elle l'a fait déjà au Jadar et au Tser, à la Kolubara et au Roudnik, pendant sa retraite inouïe d'Albanie, à la Redoute et au 1212. En silence, son G. Q. G. organise la revanche, revanche où les frères opprimés d'Autriche-Hongrie, les Yougoslaves venus de Russie après des combats héroïques en Dobroudja, et d'Amérique, joueront un grand rôle et montreront à l'univers que leur place est de ce côté et non pas dans l'armée des Habsbourg inféodés aux Teutons.

Qui préside à ce travail de préparation? Un homme

dont on a peu parlé parce que c'est un modeste: le général Petar Boyovitch.

Je l'ai connu à Petzka en automne 1914. Il y commandait la première armée. On m'avait dit en me désignant une maison: « Montez au premier étage, vous y trouverez le général ». Je monte; dans une chambre très simple, la chambre d'un petit bourgeois de ce grand village qui s'intitule pompeusement « ville », un homme vient à ma rencontre et, sans me connaître, me serre cordialement la main. Le général est de stature moyenne, plutôt grande, sa figure presque ronde est barrée par une moustache encore noire. Les cheveux sont coupés ras. Il boite légèrement, car il a été blessé à la bataille du Tser, où sa conduite courageuse lui a valu la médaille de la bravoure que, si je ne me trompe, il est le seul à porter parmi les grands chefs de l'armée serbe. Nous avons passé la soirée ensemble et j'ai été tout de suite conquis par cet homme si simple malgré sa haute position. C'était une belle soirée d'automne et, par les fenêtres ouvertes, nous entendions la canonnade du Goutchevo et du Matchkov Kamen.

Dans les guerres balkaniques déjà, le général, alors colonel Boyovitch, a joué un rôle important. Il fut le chef de l'état-major de la première armée du prince Alexandre, cette armée qui a défait les Turcs à Koumanovo et les Bulgares à la Brégalnitza.

En 1915 j'ai revu le général à Kragujevatz, où il

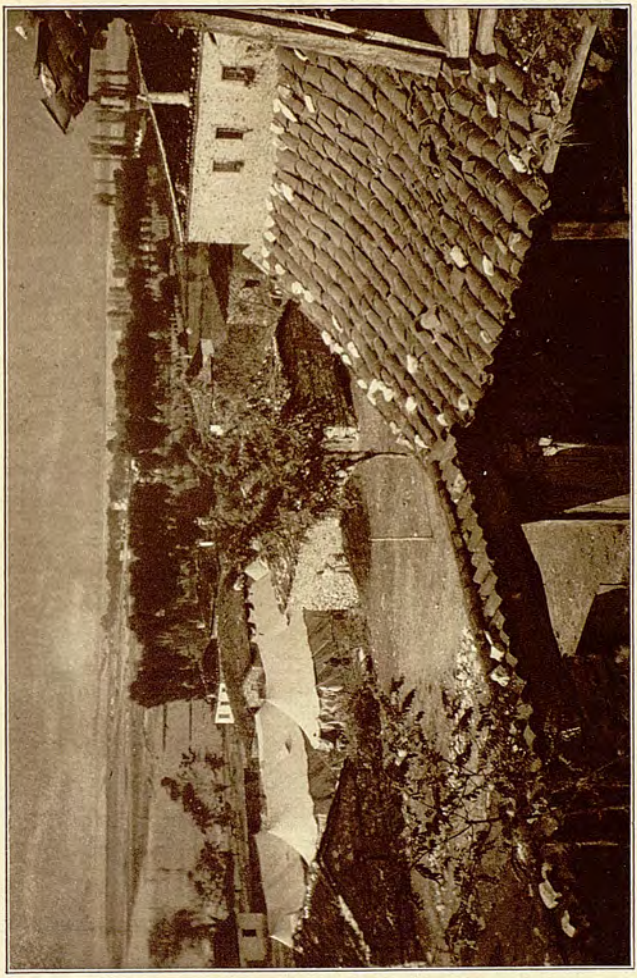
était attaché au G. Q. G. Nous nous rencontrions souvent le soir après le travail. Et c'étaient alors des promenades à travers ce joli pays riant, tout en discutant les événements du jour et l'avenir de la Serbie. Car Boyovitch est un patriote ardent. Il a voué sa vie à son pays. Ainsi j'ai fait plus ample connaissance avec cet homme et je me suis rendu compte très vite que ses trois qualités principales sont la sincérité, le dévouement et la bienveillance.

Ce militaire courageux est doux. Sa voix, un peu sourde, ne s'élève presque jamais, et ses yeux, qui regardent droit dans les vôtres, ont quelque chose de mélancolique: la nostalgie du pays et le deuil de tous ceux qui sont tombés pour sa liberté. Le dévouement du général est sans bornes. Jour et nuit il travaille. Mais ce qu'il a fait de plus beau c'est sa défense de Katchanik lors de l'agression des Bulgares en 1915.

Le Général Damian Popovitch, chargé de la défense du défilé de Katchanik, s'était montré absolument incapable. Les troupes, démoralisées par le mauvais exemple de leur chef, lâchaient pied. Dans cette situation critique le prince Alexandre fait appel au général Boyovitch. Sans une minute d'hésitation, il se dévoue, il prend le commandement des troupes, relève leur moral et défend si efficacement ces positions importantes que la retraite du gros de l'armée est assurée. Y a-t-il quelque chose de plus difficile

pour un homme que d'accepter une tâche que, d'avance, il sait qu'il ne pourra pas accomplir ?

Voilà l'homme qui préside à la préparation du dernier acte de l'héroïque drame serbe. Avec ses fidèles collaborateurs et les valeureux chefs qui commandent sur le front, il saura lui donner un dénouement heureux. C'est égal, quelle différence entre les chefs serbes, simples et camarades de leurs soldats, et ceux des Centraux, ces hobereaux orgueilleux qui se croiraient déshonorés s'ils mangeaient à la même table qu'un simple pioupiou !



Ostrovo.

A L'ACHILLEION

Corfou, le 10 mars 1918.

C'est un bel après-midi de mars. Le ciel bleu est sans un nuage et la mer transparente comme un miroir. Notre auto file à bonne allure à travers la campagne fertile de l'île. Les oliviers séculaires, jadis plantés par les Vénitiens, sont pleins de petits fruits noirs et brillants qui, tombés et ramassés par les paysans, fournissent une huile réputée pour sa qualité. Les orangers sont surchargés de fruits qui brillent au soleil au milieu de la verdure grasse des arbres. Partout des fleurs, des anémones, des crocus, des espèces d'iris et des violettes superbes.

Maintenant nous nous engageons sur une route en lacets qui, à travers un village pauvre, nous mènera en cinq minutes devant la porte d'entrée de l'Achilleion, ex-résidence d'une impératrice autrichienne, château orgueilleux ensuite d'un Hohenzollern et, aujourd'hui, hôpital français. Mon Dieu, qu'il est laid ce bâtiment ! Il est dans le pire style des hôtels prétentieux où l'on fait payer très cher les clients enrichis dans les cafés, les tabacs, dans les spéculations plus ou moins véreuses.

Mais ce n'est pas pour visiter cette « boîte » que nous sommes venus. C'est aujourd'hui le jour des morts serbe et on m'a invité à assister au *Requiem* qui sera célébré dans le cimetière même de l'Achilleion. Oui, le parc de ce château, qu'une souveraine austro-hongroise a bâti pour tromper son ennui et qui a servi aux divertissements d'un empereur allemand, contient aujourd'hui un cimetière où reposent des victimes du propriétaire du palais.

Ce cimetière est bien joli dans l'ombre des oliviers. Proprement entouré d'un mur blanc, il est divisé en deux parties: une française, et une serbe. Pieusement entretenues par les malades et les employés de l'hôpital, tombes françaises et tombes serbes sont pareilles, seules les inscriptions diffèrent par leur langue. Je regarde ces inscriptions : né en 1864, en 1871, 1880, 1889, 1898, 1900; tous les âges sont représentés...

Au milieu, sous un olivier magnifique, on a érigé un autel de fortune: une table recouverte d'un tapis, une croix, des fleurs des champs et des drapeaux serbes et français fraternellement mêlés. Tous les malades serbes valides sont là, soldats et officiers. Quelques dames et quelques officiers venus de Corfou ont également voulu prendre part à cet hommage aux morts pour la Patrie.

Le clergé arrive. C'est le métropolite de Prilep qui va officier. Il est beau, ce métropolite, avec sa barbe noire et sa tête de Christ. Les soldats se

rangent, on allume les cierges et la messe commence. Un commandement bref et toutes les têtes se découvrent. Les camarades français, des marins surtout, se sont massés autour du cimetière et écoutent, silencieusement et nu-tête, ces paroles qu'ils ne comprennent pas mais dont ils saisissent le sens.

Les Serbes sont chanteurs et les belles voix du petit chœur de soldats qui donne la réplique au prêtre vont loin à travers la campagne printanière et arrêtent sur la route les paysans qui rentrent du marché de la ville.

Maintenant le métropolite se tourne vers l'assistance. Sa haute stature couronnée de la tiare dorée est tout entière baignée de soleil. D'une voix douce et forte en même temps, il s'adresse aux soldats. Simplement, il leur rappelle le martyre de leurs frères qui dorment aujourd'hui dans le parc de celui qui est la cause des maux de leur pays. Dieu le punira. Mais il leur dit aussi toute sa foi ardente dans l'avenir de la Serbie. La Serbie revivra, plus grande qu'elle n'a jamais été. Elle sera récompensée pour tout son héroïsme et pour toute sa fidélité. Elle n'est plus seule au monde. Ses fils sont entourés de frères. Là, à côté, reposent des frères français, des fils de cette France immortelle qui est devenue la sœur de la Serbie.

Encore une prière et un chant, et c'est fini. Les popes offrent aux assistants le blé cuit et sucré, le

mets traditionnel des messes des morts. Le cimetière se vide. Seuls quelques soldats vont planter sur les tombes de leurs amis des cierges dont les flammes rouges vacillent sous la brise douce qui vient de la mer.

En m'éloignant de l'Achilleion je vois encore pendant longtemps les croix du cimetière à travers les bois d'oliviers. Quel symbole, ce cimetière franco-serbe dans le parc de Guillaume de Hohenzollern !

UN THÉATRE DU FRONT

Sur le front serbe, le 24 avril 1918.

Le soleil du soir colore en orange pâle les cimes neigeuses du Kaïmaktchalan et du Floca. Les ravins profonds qui strient les pentes de la chaîne du Starkov Grob et du Tchuké prennent dans l'ombre une teinte curieuse, mélange de noir, de vert sombre et de bleu. Au soleil la montagne paraît rouge, sa terre étant saturée de fer. De ci de là, quelques taches d'un vert vif indiquent les pâturages. Sur tout ce paysage d'un coloris éclatant s'étend un ciel transparent sans nuage, bleu azur au levant, jaune vert au couchant. Malgré ses innombrables rochers dénudés, la montagne macédonienne est belle à cette heure-là !

Nous cheminons à la file indienne dans ce beau paysage et nous cherchons à nous dissimuler le mieux possible derrière les rochers ou dans les ravins profonds que les torrents ont creusés dans la pierre. C'est que notre route est dominée par les positions bulgares, d'où l'ennemi lance des obus pour y empêcher la circulation. Ce n'est pas par crainte de recevoir un de ces projectiles que nous prenons ces

précautions. Si vous êtes visé par le canon ennemi, vous êtes à peu près sûr qu'il vous rate. Mais l'obus qui vous est destiné peut atteindre d'autres personnes qui suivent la même route, et puis votre présence à cet endroit indique à l'adversaire le chemin emprunté pendant la nuit par les convois de ravitaillement. De temps en temps des obus isolés, tant bulgares que serbes, passent au-dessus de notre tête. Ce sont des batteries qui règlent les distances pour le tir de nuit.

Après une heure et demie de marche, nous arrivons au pied de la colline qui porte sur son sommet les tranchées serbes et bulgares. Nous sommes devant un bâtiment assez long construit à la manière du Far West avec des troncs de sapin non écorcés. C'est le théâtre du IX^{me} régiment serbe, qui donne aujourd'hui sa centième représentation. Le spectacle commencera à huit heures et, en attendant, l'Etat-major du régiment nous emmène dans son « mess » pour dîner. A l'heure actuelle, si l'on veut bien dîner, il faut aller au front, les gargotes et restaurants de l'arrière étant abominables.

Le café pris et le pousse-café avalé, nous descendons avec les officiers la petite pente qui nous sépare du théâtre. La lune s'est levée et inonde la vallée de sa lumière douce et argentée. Le théâtre est plein de soldats et d'officiers en capote de tranchée, le masque contre les gaz asphyxiants en bandoulière.

Ce sont les soldats du régiment au repos, auxquels se sont joints des camarades d'autres régiments qui ont souvent fait des heures d'une marche pénible pour assister au spectacle et qui rentreront cette nuit même dans leurs campements et dans leurs tranchées.

Le théâtre, bâti en profondeur, peut contenir 250 spectateurs. Pour les officiers et une partie des soldats, il y a des bancs; les autres resteront debout.

La scène est suffisamment surélevée pour que tous les spectateurs puissent voir. La rampe est, comme le reste, construite avec des troncs de sapins. La cabane du souffleur représente un chalet. C'est simple mais cela trahit cependant une certaine recherche artistique de la part des soldats, qui ont eux-mêmes érigé cette construction avec 4.500 troncs de sapins qu'ils sont allés chercher dans les forêts lointaines de Soultania Koulbeleri. L'éclairage est produit par des lampes à acétylène.

La musique, prêtée par la division, est à sa place. Comme ouverture elle attaque un pot-pourri de chansons serbes. Le rideau se lève et, dans un décor de forêt brossé par les soldats, un lieutenant du régiment, à l'occasion de la centième représentation, fait l'historique de l'entreprise. Il insiste, avec raison, sur l'influence morale du théâtre, où les paysans-soldats exilés ont durant quelques heures l'illusion de se retrouver dans leur pays lointain.

Un nouveau morceau de musique et la première

pièce commence: *Ivo, knez de Semberia.* C'est une pièce patriotique, écrite par un auteur serbe, Nouchitch, qui dépeint l'oppression de la Serbie et de la Bosnie par les Turcs. Décors et costumes sont l'œuvre des soldats et, ma foi, ils ne sont pas mal. Les acteurs sont tous des soldats du régiment dressés par le directeur, l'aimable et énergique professeur-soldat Karadjitch, et un acteur professionnel également soldat. Tous les interprètes s'acquittent fort bien de leur tâche. Ils jouent très bien et avec beaucoup de sentiment. Les rôles de femmes sont tenus fort convenablement et le travesti féminin n'a nullement ce caractère de ridicule qu'il offre la plupart du temps dans les représentations d'amateurs où les hommes se produisent en femmes. J'étais curieux de connaître les professions des acteurs: garçon charcutier, savetier, paysan, etc.... Le sujet de la pièce est triste et en observant, à la dérobée, les visages mâles des spectateurs, on y lit toute l'émotion que provoque chez eux cette évocation de l'ancien temps qui, malheureusement, est aussi l'image du présent.

Le rideau tombe. De chaleureux applaudissements récompensent les acteurs, dont on rappelle, à plusieurs reprises, les principaux. C'est l'entr'acte. Soldats et officiers vont fumer une cigarette en plein air. Mais la musique joue de nouveau un morceau accompagné par le bruit des canons, dont les

projectiles passent par-dessus le théâtre. Le rideau se lève pour la seconde pièce, une scène gaie de la vie de la jeunesse des villages serbes. Les visages des spectateurs sont rayonnants. Ils revivent les beaux dimanches chez eux dans leur village blanc entouré de verdure. Ils oublient pour un moment l'exil et la mort qui les guette.

Le spectacle se termine par *Le Misanthrope* de Molière, précédé de la « valse brune » jouée par l'orchestre. Les costumes étaient un peu fantaisistes: des fracs avec gilets et pantalons bleu-de-ciel, des hauts-de-forme d'une hauteur extraordinaire fabriqués dans les ateliers du théâtre. Ce fut une charge formidable qui amusa royalement les poilus.

Il est minuit. La représentation est terminée et le théâtre se vide lentement. Les soldats quittent silencieusement ce lieu, distant d'à peine un kilomètre des tranchées ennemies, où pendant quelques heures ils ont ri et aussi un peu pleuré sans penser à la guerre. Le commandant du régiment me présente quatre soldats en tenue de tranchée qui, ce matin même, ont fait une reconnaissance dans les lignes bulgares et que, pour les récompenser, il a invités à assister au spectacle.

La canonnade habituelle a commencé. De temps en temps on entend, tout proche, le bruit caractéristique des mitrailleuses; et nous partons nous coucher pour aller faire une visite aux tranchées demain matin.

UN BOMBARDEMENT

Sur le front serbe, le 24 avril 1918.

Il est trois heures du matin. A travers les nuages diaphanes la pleine lune éclaire fantastiquement les montagnes rocheuses qui entourent la boucle de la Tzerna. Un profond silence règne partout. Sur la crête de la colline, derrière notre « cagna », se dessinent sur le ciel d'un gris d'ardoise les silhouettes de trois chevaux dont l'un est monté par un cavalier, le fusil en bandoulière. Ce sont nos chevaux, qui vont nous porter à l'observatoire d'artillerie. Nous montons en selle et la grimpée commence. La lune nous éclaire le chemin à travers les rochers. Les chevaux sont habitués aux promenades nocturnes. Ils marchent d'un pas sûr et ne s'effrayent pas des ombres fantastiques dessinées sur le sol par la lune. Presque au sommet de la montagne une ombre se détache d'un massif de pierre: « Stoï », crie-t-elle à mi-voix. Nous nous faisons reconnaître par la sentinelle et celle-ci nous avertit que le Colonel-directeur de l'artillerie nous attend.

Nous mettons pied à terre et montons les quelque cent mètres qui nous séparent du sommet. Ce n'est pas très commode car, au lieu de nous engager sur

le sentier qui mène à l'observatoire, nous prenons à travers champs.

A tout instant nous risquons de tomber dans d'anciennes tranchées bulgares, vestiges des combats acharnés qui se sont livrés en ce lieu à la fin de l'année 1916. Enfin nous y sommes. Nous voyons surgir, presque de terre, quelques ombres de têtes. « Avez-vous bien dormi ? Vous êtes exacts. Sautez dans l'observatoire », nous dit le colonel, qui est là avec son état-major. Nous sautons dans l'observatoire, une espèce de grand trou dont les parois sont renforcées par des pierres.

Il est presque quatre heures et derrière les montagnes du levant commencent à poindre les premières lueurs du jour. Les officiers grillent des cigarettes en consultant leur montre. On n'entend aucun bruit. Tout semble plongé dans le plus profond sommeil.

Tout à coup un petit canon de montagne de 65, posté à proximité de l'observatoire, tire un obus. L'écho multiplie le bruit sec de la détonation et toute la vallée qui est devant nous en est remplie. C'est le signal. De tous côtés les canons de tout calibre commencent à tonner. Leurs projectiles éclatent sur les tranchées bulgares. Les shrapnells, en explosant, produisent une lueur vive et fugace qui répond aux éclairs du départ des projectiles. Les canons du Floca sont aussi de la fête. Leurs éclairs déchirent les nuages qui se sont accrochés aux

cimes neigeuses de ce massif et produisent des effets étonnants.

Le bruit est assourdissant. C'est un roulement de tonnerre sans fin dans lequel on distingue cependant le sifflement des obus de petit calibre et le hurlement lugubre des projectiles des obusiers qui passent par-dessus nos têtes. Les Bulgares, surpris, ne répondent que très faiblement à ce déluge de feu et d'acier. Par contre ils lancent désespérément des fusées formant de grandes étoiles lumineuses qui s'effondrent dans la vallée. Ils ont peur que les Serbes, protégés par leur artillerie, ne fassent irruption dans leurs tranchées. Leurs mitrailleuses tirent sans interruption, perçant, de leur bruit aigu et caractéristique, le vacarme général.

Pendant quinze minutes les canons serbes crachent la mort sur les lignes bulgares. Les guetteurs des avant-postes serbes nous ont affirmé ensuite que, pendant longtemps, ils ont entendu les cris et les gémissements des blessés. Maintenant c'est fini. Un silence de mort plane sur cette vallée pendant que l'aube se lève.

Il fait frisquet et le colonel nous invite à prendre une tasse du café noir que les ordonnances ont préparé sur les braises qui chauffaient le téléphoniste dans son abri.

Le jour se lève de plus en plus. Quelques rossignols retardataires lancent encore leurs trilles pendant

Près de Skotchivir.

A Bouf.

que des moineaux matinaux se disputent déjà en pépiant. Nous descendons la montagne pour gagner notre quartier et pour dormir encore un peu. Nous passons à côté d'une grosse pièce qui vient de terminer sa besogne. Les artilleurs l'astiquent amoureusement et font disparaître la bave grisâtre qui couvre son acier de couleur argentée. Les Bulgares se tiennent tranquilles. Combien d'entre eux regrettent à cette heure la trahison folle de leur nation ?

EN SE PROMENANT SUR LE FRONT

Sur le front serbe, le 25 avril 1918.

J'ai passé la nuit à l'Etat-Major du 1er régiment. Nos « cagnas », solidement bâties en pierre et soigneusement passées à la chaux, étaient à l'abri des marmites ennemies derrière des rochers immenses et inviolables. Hier soir les troupes à notre gauche ont subi un bombardement violent et nous, perchés sur notre rocher, nous avons pu suivre chaque obus qui éclatait dans la vallée étroite, située à quelques centaines de mètres à nos pieds. Nous sommes restés là jusqu'à une heure avancée de la nuit, car le Colonel Nikolitch, l'aimable commandant du régiment, avait fait venir des musiciens, des tziganes-soldats qui, de leurs voix belles et graves, nous ont chanté des chansons du pays serbe.

Ce matin nous sommes partis pour faire une visite aux tranchées de première ligne. Nous descendons la montagne un à un pour éviter le bombardement, car l'ennemi nous voit. Devant nous, sur les crêtes des collines du bas, les tranchées serbes et bulgares coupent le tapis d'herbe printanière. Le temps est radieux et, pour le moment, seul le ronron de deux avions

alliés, venus pour explorer les lignes des adversaires, trouble le silence imposant de la nature. Une route en lacets grimpe sur la hauteur. Elle fut construite par les Bulgares, lorsqu'ils se croyaient maîtres du pays, pour ravitailler leurs troupes du Kaïmaktchalan lointain. Ils ont voulu fixer leur œuvre par un monument, et près d'une source où jaillit en abondance une eau froide et limpide, ils ont posé une grosse pierre couverte d'une inscription maladroitement gravée dans la roche. Deux jeunes soldats serbes sont étendus à côté de la source et tout en grignotant du pain accompagné de « tzerni lukatz » (de jeunes oignons) ils épèlent l'inscription, qui recommande au voyageur de penser avec reconnaissance à ceux qui ont fait ce chemin. Je doute fort que ces deux jeunes braves aient suivi la recommandation bulgare.

Encore un quart d'heure de descente et nous sommes à l'Etat-Major du II^me^ bataillon du régiment. Les visites aux premières lignes sont rares et soldats et officiers reçoivent avec joie ceux qui peuvent leur donner quelques nouvelles fraîches. « Qu'y a-t-il de nouveau sur le front occidental ? Est-ce que les braves Français et Anglais tiennent toujours bien ? Vous avez été à Corfou, que fait-on là bas ? La guerre finira-t-elle cette année ? etc... », vous demande-t-on de tous côtés. Et puis c'est la réception traditionnelle avec le « slatko » (confiture) et trois verres de

cognac au moins accompagnés d'une tasse de café turc, que les ordonnances sont habituées à préparer à toute heure de la journée ou de la nuit et pour la fabrication duquel on entretient tout le temps un petit brasier dans chaque campement serbe qui se respecte.

Je suis très maladroit pour me raser moi-même et je profite de la présence d'un téléphoniste-coiffeur au bataillon pour faire procéder à cette opération devant la cagna du commandant. « Ne vous mettez pas là, me dit-il, des bombes d'avion peuvent y tomber ». Pour le moment il n'y a pas d'aéroplanes au ciel et il fait si beau dehors. Malgré la recommandation, je reste donc à la place choisie. Juste comme le barbier est en train de me gratter le menton et la gorge, un sifflement caractéristique, suivi d'une explosion à une centaine de mètres de nous, nous avertit qu'un obus a passé au-dessus de notre tête. Mais cet obus reste isolé, au moins pour le moment, et mon artiste termine tranquillement sa besogne.

Lorsque je rentre dans la cagna, les officiers me disent en riant : « Eh bien, vous avez eu votre bombe ». « Comment, une bombe », répliqué-je, « c'était bel et bien un obus, un obus tiré par un canon ». Ces messieurs rient de ce maladroit qui confond une bombe d'avion avec un obus. Mais j'ai eu ma revanche et même promptement. En effet nous voulions justement

La vallée de la Tzerna vue d'Iven.

La vallée de la Tzerna vue de la montagne de Jelak.

quitter le quartier du commandant lorsque « dji-dji-dji », une série de projectiles viennent éclater dans le même champ que l'obus d'essai. Et ce n'était pas fini. Les Bulgares nous en envoyèrent une soixantaine, dont les éclats arrivaient jusque chez nous. Mais, bon dieu, qu'est-ce que les soldats du Cobourg cherchaient donc dans ce champ, où il n'y avait pas une âme qui vive ? Ont-ils voulu exécuter un tir de surprise au hasard ? Je ne sais, mais je suis certain qu'ils ont jeté dans ce champ plus de huit mille francs en pure perte.

Le tir terminé, nous descendons dans les tranchées. Cette fois nous sommes protégés par une colline rocheuse, aux mains des Serbes, qui nous cache de la vue des Bulgares. A l'entrée des tranchées, nouvelle réception au cognac et au café par les officiers du secteur. Nous n'avons qu'à monter quelques mètres par des boyaux pour être au milieu des tranchées et des mitrailleuses. En jetant un coup d'œil par les créneaux, on aperçoit les fils de fer barbelé et les chevaux de frise serbes et, à une distance d'une centaine de mètres, ceux des Bulgares. Entre les deux c'est la zone neutre, où les arbres sont protégés contre la hache des soldats. Les mitrailleuses, bien dissimulées, sont prêtes à tirer à chaque alerte. De temps en temps un guetteur croit avoir vu un mouvement suspect et lâche un coup qui cingle l'air comme un coup de fouet. Le petit chien du

commandant trouve ennuyeux de nous suivre dans la profondeur des tranchées et profite d'une occasion pour monter dessus. La gueule ouverte, la langue pendante, il défie du regard les « Boulgres ». « Veux-tu descendre tout de suite, sale bête! » lui crie le commandant, suffoqué par tant de hardiesse. La queue entre les jambes, le roquet saute dans la tranchée et se sauve dans un abri, où il se livre à une perquisition fructueuse parmi les gamelles des soldats.

Après une visite détaillée de tout le secteur, nous allons reprendre des verres de cognac auxquels s'ajoute, cette fois, du thé au poste de commandement. Gentiment les soldats viennent causer avec leurs officiers et nous montrent leurs petits travaux de tranchée. Longue et dure est la veillée dans ces trous de taupes et il faut passer le temps sans attraper le cafard ! On me fait cadeau d'une chaîne de montre en crin de cheval, une vraie petite merveille d'adresse et de patience. Un autre soldat m'apporte un panier en osier. Tous ces braves gens sont de bonne humeur et attendent avec impatience le moment où il leur sera permis de chasser l'odieux envahisseur de leur chère Serbie. Il est temps de remonter la montagne. « Au revoir, vous serez avec nous quand nous culbuterons les Bulgares », me crie-t-on.

TYPES DE GUERRIERS SERBES

Sur le frout serbe, le 25 mai 1918.

A Salonique et dans la plaine du Vardar il fait déjà chaud comme chez nous au gros de l'été. Les innombrables autos et auto-camions soulèvent dans la ville et dans ses alentours d'épais nuages de poussière qui font que, vue de loin, la cité semble disparaître sous un voile de fumée jaune. Mais sur la montagne il fait beau, et la plus grande partie du front serbe se trouve précisément dans la montagne, dont les cimes dépassent de beaucoup 2.000 mètres.

Ce matin j'ai quitté ma « cagna » alpestre, sorte de petit « blockhaus » du Far West, pour visiter le V^me^ régiment, qui monte la garde sur une importante position, difficile et rocheuse. Je m'achemine en compagnie d'un officier ami, à cheval, à travers la forêt de pins et de sapins passablement éclaircie par la hache des soldats. Comme elle était belle l'année passée, cette forêt! Les rayons du soleil y pénétraient à peine. Aujourd'hui elle paraît maigre et les troncs de ce qui fut des arbres magnifiques, meurent tristement sous la mousse et les arbustes de myrtilles que le soleil va sécher. La guerre ne fait pas seulement

un mal immense à l'humanité, elle fait périr aussi les forêts !

Maintenant nous quittons les sapins pour nous engager sur une pente très raide plantée de hêtres et parsemée de rochers énormes. Notre ordonnance prend nos chevaux et nous commençons la descente ou, plutôt, la glissade sur l'humus gras et l'herbe couverte de rosée. En quelques minutes nous sommes devant un grand rocher. Nous le contournons et nous nous trouvons devant un gentil jardin, très petit, clôturé par une porte toute couverte de branches de sapin. A quelques mètres, une petite maisonnette en bois qui se cache sous la proéminence du rocher. Devant celle-ci, une tonnelle couverte de verdure, qui permet de jouir, à travers les branches des hêtres qui rendent invisible cette demeure aux yeux de l'ennemi, d'un panorama superbe embrassant une grande partie de ce front.

Un officier, jeune encore malgré ses cheveux très légèrement grisonnants, nous attend devant la porte de la maisonnette. C'est un bel homme, de noble prestance, un vrai type serbe. Ses yeux rieurs, ses deux mains largement tendues, nous disent tout de suite le plaisir qu'éprouve ce commandant d'un régiment de braves à la vue de visiteurs, ma foi rares si près de l'ennemi. Mais le commandant ne serait pas Serbe, s'il ne voulait pas savoir immédiatement à quel genre d'homme il a affaire. Est-ce

que le visiteur est une de ces personnes chagrines, ennemies de la gaîté et qui croient nécessaire, même en temps de guerre, de faire de la propagande pour l'abstinence ?

Le cérémonie traditionnelle de réception aux petits verres lui fournira la solution du problème. Tout à fait rassuré par le résultat de cette réception, le commandant s'abandonne à sa bonne humeur, devenue légendaire parmi tous ceux qui l'ont approché. Jamais on n'a vu cet officier abattu et sa verve de bon garçon très brave a souvent soutenu son régiment entier dans les moments les plus difficiles, notamment pendant la retraite d'Albanie. Voilà qu'arrive son Etat-Major, qui va partager notre repas. Il y a là l'aide du commandant; il est moins expansif que son chef, mais c'est une de ces natures où l'honnêteté du caractère et la bonté naturelle sont pour ainsi dire à fleur de peau. Ensuite le médecin-chef de l'ambulance régimentaire, un Russe qui est avec les Serbes depuis la première guerre balkanique. Doué d'un très heureux tempérament, causeur polyglotte charmant, ses yeux se voilent de temps en temps, car le souvenir de la trahison de son pays lui revient toujours et, bien qu'il aime sa patrie, il en a honte. Profondément slave, il a trouvé chez les Serbes les véritables chefs de sa race. Et puis, il y a encore quelques jeunes officiers, plus réservés, visiblement contents cependant de servir sous un chef si cordial.

Nous nous mettons à table. Le repas, préparé à la manière serbe par un cuisinier-poilu, est excellent: potage aux nouilles, précédé des hors-d'œuvre traditionnels : fromage blanc, jeunes oignons, jambon, bouillie, agneau rôti avec salade, pita (sorte de gâteau à pâte feuilletée) et une bonne tourte au chocolat. On ne se nourrit pas mal si près des Bulgares ! Le tout est arrosé de vin rouge et blanc et, surtout, de champagne. Pendant le déjeuner, où la conversation ne languit jamais, le soldat-tzigane Miko nous divertit avec son violon et ses chants. Voilà encore un type de l'armée serbe. Il a bravement fait son devoir dans les tranchées mais, quand il a en mains son violon et qu'il est en compagnie, il redevient l'artiste-tzigane qui joue tout par cœur, arrange les mélodies à sa façon et suivant son tempérament et qui, tout en jouant moelleusement, s'approche de vous avec des mouvements de félin et vous enveloppe de son regard caresseur.

Le déjeuner est terminé, mais on est en trop bonne compagnie pour terminer si tôt la fête. On déménage de nouveau sous la tonnelle et, aux sons du violon tzigane, on continue à vider des bouteilles. Le commandant est heureux. Pour montrer son contentement il colle, suivant l'antique coutume serbe, un billet de 10 frs. sur le front de Miko. L'après-midi passe au milieu du paysage couvert de verdure fraîche et inondé de soleil. Les Bulgares sont

tranquilles, mais on leur a préparé une petite surprise. Lorsque les rayons solaires sont devenus tout à fait obliques, le colonel nous amène à son observatoire régimentaire — à quelques centaines de mètres des tranchées ennemies. A peine sommes-nous installés que la canonnade commence. Redevenu uniquement militaire, le commandant donne ses ordres. Lorsque tout est rentré dans le calme, nous retournons au quartier, buvons le coup de l'étrier et partons accompagnés des vœux des amis que nous laissons en face de l'ennemi. Seront-ils encore tous là, ces joyeux et bons compagnons dont l'adversité n'a pu vaincre la bonne humeur, lorsque nous rentrerons à Belgrade ?

SUR LA HAUTE MONTAGNE

Sur le front serbe, le 2 juin 1918.

Je suis sur la chaîne de hautes montagnes qui court du Starkov Grob jusqu'à Belo Grodlo et reprend, après avoir franchi la vallée profonde des Bele Vode, depuis le Sokol jusqu'au Kojuk. L'air est transparent et on distingue, en dépit de la longue distance, les moindres détails sur les cimes dont la plus haute, celle du Kaïmaktchalan, dépasse 2550 mètres. La charpente de la chapelle votive du Kaïmaktchalan, œuvre inachevée encore du génie serbe, tranche nettement sur l'azur éclatant du ciel de juin. Le soleil a fondu la plus grande partie de la neige qui couvre, huit mois sur douze, ces hauteurs qui forment la frontière entre la Grèce et la Serbie. Cependant, par endroits, de larges nappes de neige résistent encore aux rayons solaires. Les arbres ne grimpent pas jusque là. Seuls quelques buissons très bas de genièvre coupent, de temps en temps, le terrain. Une herbe rare, courte et amère, a commencé à pousser parmi les cailloux mélangés d'un peu de terre noire à paillettes de mica très nombreuses. Partout, même à côté de la neige, poussent des

crocus de couleur lilas semblables à des colchiques. De ci de là, des bouquets violets composés par une sorte de pensées naines, ressemblant à s'y méprendre à des violettes des bois, mais avec une tache jaune au centre.

Nous avons arrêté nos chevaux et nous admirons le panorama grandiose qui s'étale de tous côtés devant nous. A notre gauche c'est la vallée de la Tzerna, la plaine de Bitolj avec la chaîne de la Baba Planina qui la borde et, à l'horizon, le col de Babuna qui la ferme, les montagnes de Prilep, le piton de Polchichte d'une forme si curieuse et qui porte l'observatoire du général-commandant bulgare, et les montagnes de Demir Kapu. A droite c'est la vallée de la Moglena avec la Moglenitza qui se fraie un passage à travers la plaine qu'elle inonde de cailloux ramassés sur la montagne. Tel un ruban argenté aux contours capricieux, on la voit luire loin, loin jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la brume de l'horizon. Les positions formidables des Bulgares, le Vetrenik, le Kojuk, Dobro Polie et, juste en face, la paroi rocheuse inaccessible du Sokol, sont devant nous. On y distingue nettement les tranchées, taillées souvent dans la pierre. Celles des Serbes serpentent sur les contreforts verts, couverts d'herbe ou boisés. Par places, les belles forêts de pins et de sapins sont comme brûlées par un incendie. Seuls les troncs, pareils à des squelettes avec leurs branches cassées et dénudées,

sont restés. C'est le travail de l'artillerie lourde qui, à ce moment même, reprend son œuvre journalière juste à côté de nous. Avec un bruit formidable les grosses pièces du Creusot, à peine reconnaissables sous leur maquillage imitant le sol, lancent leurs projectiles qui, dans leur course folle, hurlent comme le vent de fin novembre. Au bout de quelques secondes, qui paraissent longues, on voit s'élever sur les ouvrages ennemis un jet de fumée noirâtre qui s'épanouit comme un champignon. La fumée s'est déjà presque dissipée, lorsqu'on entend l'éclatement de l'obus, semblable à un coup de tonnerre lointain dont les montagnes répercutent l'écho. Les artilleurs de Ferdinand ne répondent pas souvent. A en croire les dires des prisonniers qui sont tombés entre nos mains, ils manqueraient de chevaux, de mulets et d'ânes pour transporter les munitions sur ces hauteurs, et leurs hommes sont forcés de porter les projectiles sur leur dos, à des distances atteignant parfois 40 kilomètres. Cependant, de temps en temps, une marmite bulgare éclate de notre côté, produisant un petit trou dans le sol et semant de la ferraille dans les champs de neige. Comme cela paraît mesquin au milieu de la majesté de la montagne !

Il faut s'arracher à ce beau spectacle car on nous attend à l'Etat-Major de la division. Nos chevaux s'engagent sur la large route que le génie serbe a tracée sur ces montagnes qui, jusqu'alors, n'ont

connu que des sentiers de chevriers. A quelque cent mètres plus bas la forêt recommence. Ce ne sont d'abord que quelques pins rabougris par les rafales du vent, qui paraît avoir voulu les punir pour leur audace d'avoir grimpé si haut. Ensuite c'est la belle forêt semblable à celles de notre Suisse et coupée de ci de là par des prairies vertes au milieu desquelles court un ruisseau à l'eau limpide et froide. Des « comordjis » (soldats du train) y paissent leurs chevaux, leurs ânes et leurs vaches. Ils ont fabriqué avec des douilles d'obus des clochettes qu'ils ont suspendues au cou de leurs bêtes. Eux-mêmes sont allongés dans l'herbe et jouent des airs de leur pays sur des « froulas » (flûtes primitives faites avec du bois de coudrier). Les oiseaux, qui n'ont pas peur, chantent à tue-tête, perchés sur la pointe des arbres, et quelques aigles planent majestueusement à une grande hauteur. On se croirait en pleine paix, loin des tranchées qui, cependant, sont toutes proches.

Sur la route d'en bas nous voyons courir sans cesse de longues files d'autos-camionnettes qui apportent les vivres et les munitions aux troupes qui montent la garde sur ces montagnes. Des soldats rangent diligemment les gros obus que leur apportent les autos. Ils éclateront sur les Bulgares demain, après-demain ou dans quelques semaines. Mais ils accompliront leur œuvre de mort, car la guerre n'est pas encore terminée. Et pendant qu'on prépare en bas

l'œuvre de destruction, en haut au milieu de l'herbe et du chant des oiseaux un jeune veau tète sa mère et un âne soulage par des hennissements sans fin le désir amoureux qu'éveille en lui le printemps.

Bistritza. - Maisons brûlées par les Bulgares.

VIDOV-DAN

Salonique, le 29 juin 1918.

Le 27 juin 1389, les princes serbes sont réunis dans la plaine de Kossovo autour de leur empereur, le vaillant Lazare. Sous une grande tente une longue table est dressée. Elle croule presque sous les mets et les cruches de vin qu'on y a entassés. Les princes sont soucieux. Mourad, le sultan turc, a amené de grandes forces et demain ce sera la bataille décisive. Cependant tous cherchent à se réconforter par le chant et le vin. Au milieu de cette agape l'empereur Lazare se lève et, s'adressant à Miloch Obilitch, un des plus valeureux guerriers serbes, il lui dit: « Demain, Miloch Obilitch, tu me trahiras. Je bois à la santé du traître ! ». Miloch se lève, fou de colère. Il veut répondre. Mais il se maîtrise et dit simplement: « Nous verrons (« videtchemo ») demain qui sera le fidèle et qui le traître », et le lendemain il pénètre dans la tente du sultan Mourad et lui ouvre le ventre avec son épée. Cependant, ce même jour, l'empire serbe s'écroule sous le nombre de ses ennemis dans la plaine de Kossovo et son prince Lazare y meurt en héros. Ce « videtchemo » a donné le nom

à cette journée. « La journée où l'on verra », la journée de deuil fut célébrée dans la suite chaque année par tous ceux qui parlent le serbe. Elle fut la fête du souvenir et aussi celle de l'espoir pendant les longues et cruelles années de l'oppression turque. Le Vidov-Dan de Kossovo resta le signe de ralliement de la « raja » serbe et de ses haidouks.

Kossovo fut vengé en 1912, mais de nouveaux malheurs sont venus accabler les arrière-petits-fils de Lazare et de ses princes, et aujourd'hui, les vastes champs de Kossovo sont de nouveau foulés par les bottes d'ennemis qui, en cruauté, ne le cèdent en rien aux Turcs et qui les dépassent peut-être.

Hier nous avons fêté ce jour mémorable, qui est redevenu un jour de deuil et d'espérance. Ce fut simple: une messe à la petite église serbe de Salonique, beaucoup trop exiguë pour contenir tous ceux, officiers, soldats et civils, qui sont venus prier pour le repos de leurs anciens et pour l'avenir de leur peuple. Nu-tête, ils se tiennent silencieux dans la petite cour et beaucoup même stationnent dans la rue, où les voix du chœur viennent les rejoindre. Ensuite c'est la jeunesse des écoles serbes qui, dans une salle spacieuse, nous chante les plus belles chansons de son pays pendant qu'un des professeurs explique aux amis français, anglais, italiens, américains et grecs qui sont venus s'associer à la fête, ce que c'est que

la poésie serbe et le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de la Serbie.

Et ce fut tout. Cependant le Serbe est un sentimental. Il n'est pas de ceux qui, les derniers accords de la musique s'étant tus, ne pensent plus à ce qu'elle célébrait. Pendant toute la journée le Vidov-Dan fut célébré dans le cœur de chaque Serbe et lorsque deux amis se rencontraient, ils en parlaient.

Les Serbes n'ont rien à cacher à leur ami suisse qui est avec eux depuis le commencement de la guerre. Aussi un de mes amis, dans le civil un des professeurs les plus estimés et aimés de Belgrade, me raconte ses souvenirs du dernier Vidov-Dan avant la conflagration universelle. C'était le 28 juin 1914. 400 jeunes bacheliers de la Vieille Serbie et des provinces serbes, sujets austro-hongrois de l'autre côté du Danube et de la Save, s'étaient donné rendez-vous en Serbie pour visiter leur « champ national » le jour du Vidov-Dan. Mon ami fut chargé de les guider. Dans la vieille église de Gradchanitza, des prêtres, venus aussi de l'autre côté, disaient la messe et le chœur des jeunes leur répondait. Jamais ce monument grandiose de la culture serbe du moyen âge n'avait entendu des prières aussi ardentes pour l'unification de la patrie serbe. A la même heure l'archiduc François-Ferdinand et sa femme tombaient, à Sarajevo, sous les balles d'un jeune fanatique victime

lui-même, comme l'a démontré l'histoire, des agissements ténébreux de Vienne et de Budapest.

Beaucoup de ces jeunes excursionnistes n'ont pu rentrer dans leurs foyers. En effet, ils furent cueillis à la frontière par la gendarmerie de François-Joseph et croupissent encore aujourd'hui dans les geôles, si une mort miséricordieuse ne les a pas délivrés de leurs souffrances.

D'autres sont restés en Serbie et y ont combattu pour la liberté de leur peuple. La plupart d'entre eux dorment leur dernier sommeil dans les plaines riantes de la Matchva, sur les îles du Danube, sous les sapins et les hêtres du Matchkov-Kamen et du Goudchevo, etc.

Le Vidov-Dan de 1918 sera-t-il le dernier que les Serbes auront célébré hors de leur pays ? Personne ne peut le dire, mais il est permis de l'espérer. Lorsqu'ils seront rentrés vainqueurs dans le beau pays des Karageorgevitch, le Vidov-Dan cessera pour les Serbes d'être une journée de deuil. Ce sera le grand jour du souvenir et en même temps celui de la vertu serbe qui, depuis 1389, n'a pas abandonné ce peuple dans la misère et lui a permis de devenir cette grande nation qui sert d'exemple de fidélité et d'abnégation à l'univers. Pour ce qui restera de l'Autriche-Hongrie, le Vidov-Dan sera le jour des regrets et des remords. Chaque année il rappellera à ce pays les suites funestes d'une politique fourbe et cruelle. Ce sera son jour de deuil, pendant qu'il sera celui de l'espérance pour ceux qu'il a voulu exterminer !

LA GUERRE A PASSÉ PAR LA

Sur le front serbe, le 8 juillet 1918.

L'année passée, c'était un joli village tout propret dans l'ombre des grands châtaigniers en fleurs. Au milieu du bourg, une grande école bien bâtie et l'église avec son petit cimetière. Chaque maison avait son petit jardin soigneusement entretenu et la vigne grimpait jusqu'au sommet des ormes dispensateurs d'ombre de la place publique, peu spacieuse, et des fontaines où les paysannes, dans des cruches à forme antique, allaient chercher l'eau limpide et fraîche. Dans le ravin à côté du village, le torrent venant des sommets des hautes montagnes qui barrent la vallée, cascadait rempli de truites.

Il y avait là un Etat-Major serbe, et les enfants du village étaient devenus les amis inséparables des soldats, qui leur distribuaient du chocolat et qui les faisaient monter sur les chevaux et les mulets amenant les provisions. En pleine guerre, c'était une oasis de paix.

J'ai repassé par le village. Quel changement !

Des ruines, rien que des ruines. De l'école il ne reste que les murs blancs troués par les obus. Les troncs

cassés des châtaigniers repoussent par les racines. Les maisons sont détruites et leurs pierres, contre lesquelles bute mon cheval, encombrent les ruelles étroites. Les mauvaises herbes, les orties, ont envahi ce qui fut des jardins et étouffent les quelques plantes potagères sorties des graines tombées l'année dernière. Dans les restes des maisons, au milieu des murs écroulés et des herbes, gisent encore des cruches cassées, des tapis à moitié brûlés, des ustensiles de ménage rouillés.

Au cimetière, des tombes hâtivement creusées abritent les corps des victimes civiles, femmes et enfants, des artilleurs de Guillaume de Hohenzollern et de Ferdinand de Cobourg. Les soldats ont été ensevelis avec leurs camarades dans la grande vallée. Un silence de mort plane sur tout. On dirait même que les oiseaux ne fréquentent plus ce lieu d'où ils furent chassés par le bombardement sauvage.

Un ancien habitant, réfugié dans un des villages du bas, est venu pour visiter ce qui fut sa maison dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui pourrait lui être utile dans sa détresse présente. Mais il ne trouve plus rien. Pour ne pas s'être dérangé en vain, il coupe l'herbe qui a poussé entre les pierres des murs abattus, et en charge un petit âne qui attend mélancoliquement dans la ruelle.

De temps en temps des « comordjis » (soldats du train) passent en tirant derrière eux des mulets

chargés de vivres pour ceux qui montent la garde aux positions. Ils marchent silencieusement et vite car, à tout instant, les Bulgaro-Allemands peuvent envoyer de nouveaux projectiles.

Ce coin de terre macédonienne reverra-t-il jamais rebâti le village qui était si joli ? Pour le moment il est terriblement triste. La guerre a passé par là !

CHEZ LES YOUGOSLAVES

Sur le front serbe, le 6 juillet 1918.

L'Autriche-Hongrie cherche toujours à convaincre le monde neutre et même ennemi que les diverses nationalités jouissaient dans ses états d'une liberté parfaite et qu'elles ne demandaient qu'à continuer à servir fidèlement la maison des Habsbourg. Et, pendant ce temps, des milliers et des milliers de ses sujets yougoslaves, tchèques, slovaques, italiens roumains et polonais se battent bravement dans les rangs de l'armée de l'Entente pour libérer leurs pays de l'oppression germano-magyare. Je suis allé voir les troupes yougoslaves qui sont venues rejoindre leurs frères serbes sur le front de Salonique. On connaît leur histoire. Enrôlés dans l'armée de leurs oppresseurs, ces jeunes gens ont passé aux Russes et, avec le concours d'officiers serbes de Serbie, ils ont formé deux divisions qui ont combattu avec une bravoure folle en Dobroudja. Mais la révolution et, ensuite, la trahison russe sont intervenues. Ces patriotes serbes n'avaient plus rien à faire parmi la horde d'insensés travaillant sciemment ou inconsciemment pour l'autocratie teutonique. Après de

longues pérégrinations, ils sont venus se mettre à la disposition du grand quartier général serbe à Salonique. Immédiatement leurs unités furent dirigées sur les positions et c'est là que je suis allé les retrouver.

C'est un milieu bien intéressant et bien caractéristique de la présente guerre que celui de ces groupes d'opprimés, sujets de l'ennemi, qui combattent pour la libération de leurs peuples et, en même temps, pour le principe de la liberté du monde. Ils ont tout sacrifié pour le triomphe d'une idée qui leur est plus chère que leur vie, leurs biens et leur famille même. Ils savent que s'ils tombent aux mains de l'ennemi, il n'ont pas à attendre de pitié et qu'ils devront encore s'estimer heureux si, au lieu de les torturer, on les fait trépasser par une balle miséricordieuse. Ils savent également que la plupart d'entre eux, si le destin veut qu'ils aient la vie sauve et qu'ils puissent rentrer dans leur pays, ne retrouveront plus ni leurs maisons, ni leurs familles. Les premières sont brûlées et ceux qui leur étaient chers ont péri sur les potences, dans les cachots ou les camps d'internement. Leur vie, s'ils échappent à la mort sur le champ de bataille, est à refaire entièrement. Mais cette perspective ne les effraie pas. Ils ont conscience que leur sacrifice est nécessaire pour le bonheur de ceux qui viendront après eux et simplement, joyeusement, ils s'immolent sur l'autel de la patrie libre.

En général les Yougoslaves sont de beaux hommes, élancés, bien découplés, qui n'ont rien de commun avec la plupart des Russes, chez qui le mélange asiatique est encore très visible. Ils campent là à l'ombre de magnifiques châtaigniers. Le soleil de midi tape durement et beaucoup, allongés dans l'herbe, font la sieste. D'autres font une partie de cartes ou chantent des chansons de leur pays en s'accompagnant sur des « tambouritzas » (sorte de mandoline) qu'ils ont fabriquées eux-mêmes. Nous causons et ces jeunes gens me disent leur désir ardent de chasser prochainement leurs cruels ennemis. Ils sont tous sûrs de la victoire: « Une cause comme la nôtre peut-elle périr ? », me demande l'un d'eux sur la poitrine duquel, à côté de l'étoile de Karageorge, brillent les médailles de bravoure serbe, russe et roumaine. Je demande d'où ils sont. De Sarajevo en Bosnie, de Spalato en Dalmatie, de Zagreb en Croatie, de Lika au nord de la Dalmatie, de Pantchévo dans le Banat, etc..... Toutes les contrées serbes actuellement encore sous la domination austro-hongroise sont représentées. Je les interroge sur ce qu'ils savent du sort de leurs familles. Le front de plus d'un se rembrunit: « Mon père et mon frère ont été pendus », me dit le premier. « Tous les miens, y compris les enfants, ont été déportés au commencement de la guerre et je n'en ai aucune nouvelle », me dit un autre. Un troisième sait que sa maison de paysan est brûlée et que toute sa

famille a péri, etc..... C'est navrant ! Mais ces soldats-vengeurs refoulent ces tristes souvenirs au fond de leur cœur. Pour le moment ils ne veulent penser qu'à deux choses, à la victoire et à la réalisation du rêve de leurs pères: la création de la grande patrie libre des Serbes, Slovènes et Croates.

Soldats et officiers sont liés d'une étroite amitié qui n'exclut nullement une discipline stricte et rigoureuse. Ces officiers yougoslaves n'ont-ils pas souffert le même martyre que ceux qui, volontairement, sont venus servir la Grande Cause sous leurs ordres? Malgré leur sujétion austro-hongroise, ces Serbes n'ont jamais perdu l'esprit démocratique de leurs frères libres de Serbie et ils le prouveront lorsque, enfin, l'Autriche-Hongrie vermoulue sera par terre et lorsque, de ses décombres, surgira la jeune et vaillante Yougoslavie qui, avant d'exister, s'est déjà couverte de gloire.

Je désirerais que tous ceux, neutres et même alliés, qui doutent encore de la nécessité du démembrement de l'Autriche-Hongrie, puissent venir un soir contempler ces camps de Yougoslaves et entendre les belles voix qui, en chœur, entonnent les plus ardentes chansons patriotiques. Ils sentiraient alors passer le souffle puissant contre lequel la Double Monarchie est impuissante et qui vengera les innombrables victimes de la politique des Habsbourg et des Metternich.

LES JARDINS DU FRONT

Sur le front serbe, le 18 juillet 1918.

La durée de la guerre et les difficultés du ravitaillement ont forcé les belligérants de ce front à chercher à se procurer une partie de leur nourriture sur place. Presque toutes les unités ont organisé de grands jardins potagers qui collaborent d'une façon efficace à l'entretien des troupes. Evidemment la nature de la guerre actuelle en Macédoine, guerre de tranchées et de positions, facilite ou plutôt rend possible la production sur place des légumes. Une telle production n'est pas possible dans une guerre de mouvement, où, à tout instant, les armées se déplacent.

Mais l'initiative officielle des autorités militaires a éveillé chez les soldats l'intérêt du jardinage. Chez les paysans, qui forment la grande majorité de l'armée serbe, ce n'est qu'un réveil des instincts du fils de la terre. Avec une véritable rage, les poilus s'adonnent au jardinage. Dans les plaines fertiles, où tout pousse, sur la haute montagne, partout où l'homme peut trouver entre les cailloux un peu de terre, le soldat cherche à arracher au sol quelques têtes de choux, des oignons, des salades, etc. Naturellement les résultats

ne sont pas toujours merveilleux. Les oignons des montagnes de Floca sont bien chétifs, mais cela n'empêche pas que le troupier, lorsqu'il mange ce légume qu'il a cultivé lui-même, l'estime bien supérieur à tout ce que le plus beau choix des Halles de Paris pourrait lui livrer. Inutile de dire que dans les jardins du front de l'armée serbe on trouvera toujours les quatre légumes nationaux : le chou, le poivron (paprika), l'oignon et l'ail.

Ces jardins du front sont bien intéressants. Il y a d'abord les jardins luxueux, ceux faits par l'intendance pour les besoins des armées. Un nombreux personnel entretient les chemins soigneusement sablés au milieu de vastes étendues couvertes de choux, de tomates, d'oignons, de haricots, etc... Des cabanes bien bâties abritent les « directeurs ». L'accès du jardin est défendu par une clôture solide en fil de fer barbelé. Dans un coin on cultive quelques fleurs. C'est pour orner des douilles d'obus que l'on posera sur la table du « ménage » lorsque le commandant de l'armée aura des hôtes de marque.

Il y a ensuite les jardins des unités plus petites, régimentaires, de bataillon, de groupe de mitrailleuses ou de batteries d'artillerie. On y dispose de beaucoup moins de crédits que pour les premiers et on tâche de faire rapporter le maximum à tout ce que l'on peut y mettre. Cependant, la main d'œuvre n'y manquant pas, ces jardins ont l'air de jardins de paysans cos-

sus. Comme ils servent à des unités relativement nombreuses, qui possèdent tout ce qu'il faut pour le transport, on a choisi leur emplacement à l'endroit le plus propice et fertile, fréquemment assez loin de ceux qui consomment les produits.

Parmi ces jardins il y a une catégorie spéciale: celle des jardins martyrs. Ce sont ceux qui se trouvent à proximité d'une voie de communication battue par l'artillerie ennemie. Les obus bulgaro-allemands y font parfois des ravages formidables et j'y ai constaté plus d'une fois des massacres terribles de..... têtes de choux !

Enfin nous avons le jardin individuel, celui qu'officier ou soldat établit à côté de sa « cagna », de sa tente ou de la caverne où il vit. Ce sont certainement les jardins les plus intéressants, car ils nous révèlent la personnalité de celui qui les a créés. Quelquefois tout le « jardin » n'a pas plus d'un mètre carré et, pour l'organiser, son propriétaire a dû aller chercher au loin la terre qui couvre le rocher. Le plus souvent le jardinier joint l'agréable à l'utile. A côté de quelques légumes, il cultive des fleurs. Mais ces fleurs ne sont pas celles que nous trouvons dans nos jardins d'agrément. Rarement le soldat du front a le bonheur de pouvoir se procurer quelques graines de volubilis ou de telle autre fleur « civilisée ». Il cherche ses fleurs dans les prés, dans la montagne. Des roses sauvages, des myosotis, des iris, etc... composent ordi-

nairement son parterre, mais il en est aussi fier que s'il possédait une orangerie somptueuse. Le soir venu, il va « dans son jardin » et, assis sur un escabeau fabriqué avec les débris d'une caisse à munitions, il joue de la « froula » (sorte de fifre) tout en pensant à l'autre jardin qu'il a laissé en Serbie. Parfois aussi le jardinier donne encore plus d'intérêt à son jardin en l'ornant de toutes sortes de trophées, obus éclatés, douilles, etc... et en le parsemant de mosaïques, faites avec de petits cailloux multicolores. Ce goût des mosaïques, quelquefois vraiment artistiques, a été introduit et propagé par les Anglais qui, devant leurs hopitaux, dépôts d'automobiles, etc... ont souvent exécuté au moyen de ce procédé de véritables chefs-d'œuvre.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches		Pages
1	Le prince Alexandre	18
2.	*a*) Russes près de Batch.	
	b) » » »	22
3.	*a*) Le Kaïmaktchalan.	
	b) A Vertekop	26
4.	La plaine de Bitolj avec Kladerop . . .	30
5.	*a*) Etat-major de la Morava pendant la bataille de Polog.	
	b) A l'Observatoire pendant la bataille de Polog	36
6.	Champ de bataille à la Redoute	44
7.	L'endroit où tomba le voïvode Vouk au Tzerna Tchuké	48
8.	*a*) Bitolj. —Bombardement du quartier turc	
	b) » — Distribution de pain le 20 novembre 1916	54
9.	Vertekop. — Le lieutenant Michitch . .	58
10.	*a*) Le Floka.	
	b) Observatoire de la Drina au pied du Floka	64
11.	Bitolj. — Quartier juif	70

Planches		Pages
12.	Banitza	74
13.	*a*) Le prince Georges et le voïvode Michitch.	
	b) Le voïvode Michitch et son fils . . .	84
14.	*a*) Jelak. — Etat-major de la première armée pendant le bombardement.	
	b) Guibech. — Obusier au tir	92
15.	*a*) Monastère de Kladerop.	
	b) Pendant la bataille du Trident . . .	96
16.	A Bitolj	102
17.	L'incendie de Salonique	106
18.	*a*) A Javotok.	
	b) A Sultania Kurbeleni avec la Drina .	112
19.	Pillage bulgare à Bitolj	116
20.	Le prince Alexandre et les colonels Georgevitch et Trifounovitch à Jelak . .	124
21.	Ostrovo	130
22.	*a*) Près de Skotchivir.	
	b) A Bouf	142
23.	*a*) La vallée de la Tzerna vue d'Iven.	
	b) » » » de la montagne de Jelak	146
24.	Bistritza. — Maisons brûlées par les Bulgares	158

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction. 7

PREMIÈRE PARTIE.

Corfou, ville serbe 15
En route pour Salonique 20
Le Kaïmaktchalan 24
Devant Bitolj 28
La prise de Polog 32
Avec l'armée serbe victorieuse 37
Une visite à la première ville serbe délivrée . . . 42
Un héros. 48
Dans une ville bombardée 55
Un combat d'avions 60

DEUXIÈME PARTIE.

Sur le front hivernal 65
Une nouvelle visite à Monastir bombardée . . . 70
Un enterrement 75
Silhouette de chef 80
Bombardement de nuit 84
A proximité des lignes ennemies 88

Pages

Dans la Moglena 93
Dans les tranchées 98
A Monastir-Bitolj 102
L'incendie de Salonique 106
L'esprit dans l'armée serbe 113
Ce que les Germano-Bulgares ont fait d'une ville ouverte 117

Troisième Partie.

Une revue 123
Le général Boyovitch 127
A l'Achilléion 131
Un théâtre du front 135
Un bombardement 140
En se promenant sur le front 144
Types de guerriers serbes 149
Sur la haute montagne 154
Vidov-Dan 159
La guerre a passé par là 163
Chez les Yougoslaves 166
Les jardins du front 170

Table des Illustrations 175

Achevé d'imprimer le trente juin mil neuf cent vingt et un, sur les presses de l'imprimerie Albert Kundig, pour les Editions d'Art Fred. Boissonnas, à Genève.

Planches en héliogravure de la Maison « Sadag » (Société Anonyme des Arts graphiques), à Sécheron-Genève.